contrats présentait de nombreuses innovations. G. CAMODECA fournit maintenant la réponse à toutes les questions, son édition est un modèle du genre: les 127 (1 *bis* = 30) tablettes survivantes minutieusement éditées, réparties entre vingt-deux rubriques et suivies, après la bibliographie, de treize index où rien n'est oublié, les consuls et la datation (26-61), les *nomina* et *cognomina*, les chiffres, le grec, les *apices* et *I longae*, l'orthographe, une concordance « KWIC », une concordance avec la première numérotation des TP et avec les archives photographiques. Des titres courants auraient été fort utiles pour se repérer dans la masse des index, p. 241-437, sans recourir à la table des matières. Le sigle officiel sera TP Sulp.

Un premier livre paru en 1992 donnait un aperçu du travail en cours, avec 58 tablettes commentées: *L'archivio puteolano dei Sulpicii* I, Napoli, Jovene, dont la recension avait paru dans la *R.É.L.* 73, 1995, p. 332-333, par les soins de J. ANDREAU, qui avait présenté la situation dans la *R.É.L.* 72, 1994, p. 39-55. J'avais donné quelques indications sur la langue, parfois très négligée, des prêteurs, en majorité des affranchis, qui font irrésistiblement penser aux banqueteurs du *Satyricon*; cf. *R.É.L.* 73, 1995, p. 138-150.

Une table ronde s'est réunie à Paris le 27 novembre 1999 autour de G. CAMODECA et de son édition; souhaitons que les historiens et les juristes présents facilitent l'édition des actes qui peuvent apporter beaucoup: le chapitre des obligations s'en trouvera enrichi.

En attendant, G. CAMODECA annonce une nouvelle édition des *Tablettes d'Herculanum* publiées entre 1946 et 1961; là aussi il apportera des mises au point décisives. C'est un plaisir pour les philologues et les historiens de travailler enfin sur des textes sûrs.

P. FLOBERT.

Histoire littéraire

The Oxford Book of Classical Verse, édité par A. POOLE et J. MAULE: Oxford, University Press, 2000, 606 pages.

Dans une collection originale, exclusivement dédiée aux formes versifiées, les Éditions d'Oxford invitent à un attrayant voyage à travers les genres et les époques. Le présent volume (déjà publié en 1995 dans la même collection, mais en édition reliée) nous propose une anthologie de la poésie grecque et latine, déclinée sous ses trois formes, épique, lyrique et dramatique. Telle est du moins l'organisation globale de la première partie de l'ouvrage, consacrée aux poètes grecs (s'y ajoute un quatrième chapitre, qui traite de la poésie d'époque hellénistique); la seconde partie adopte quant à elle un découpage chronologique, regroupant sous quatre grandes rubriques (République, époque augustéenne, Haut-Empire et Bas-Empire) les poètes de langue latine. Une anthologie au sens le plus large du terme, où les figures majeures — d'Hésiode à Ausone, en passant par Ennius et Anacréon — côtoient des poètes sans doute méconnus, comme Posidippe, Publilius Syrus ou encore l'empereur Hadrien.

L'intérêt principal de ce recueil réside bien sûr dans le choix qu'ont fait les éditeurs de ne livrer des vers antiques qu'une traduction. Une traduction de prestige toutefois, puisqu'il s'agit, en quelque sorte, de (re)découvrir les Anciens par l'in-

termédiaire des plus grands poètes modernes. Au fil des pages, on pourra ainsi lire Homère dans la langue de Tennyson ou retrouver Oscar Wilde traducteur d'Aristophane. *Traduttore, traditore?* Il se trouve qu'ici la traduction est à elle seule morceau choisi et, ainsi que le suggèrent implicitement les deux *indices* (index des traducteurs, index des auteurs grecs et latins), on consultera tout aussi bien cet ouvrage comme un florilège de la poésie anglo-saxonne depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, où l'Antique demeure, par-delà les siècles, la plus vivifiante source d'inspiration.

On regrettera peut-être l'absence du texte latin en regard, d'autant que la langue de Shakespeare a parfois de quoi dérouter l'angliciste moyen, mais il est certain qu'une version bilingue eût considérablement desservi la traduction. La présenter seule lui permet d'exister par elle-même, en tant que création à part entière. Mais qu'importe. On appréciera avant tout l'éclectisme d'un recueil où la beauté du vers n'exclut pas l'humour. Nul doute que les amateurs de parodie se délecteront à la lecture d'un Ovide revu et corrigé par Jonathan Swift, qui installe audacieusement Philémon et Baucis, les hospitaliers vieillards des *Métamorphoses*, dans un *cottage* d'Outre-Manche... Séduisant patchwork de genres et d'auteurs, cette *satura* à la mode britannique ne se lit pas d'une traite, mais se savoure, comme le breuvage que l'on sait, à petites gorgées.

Caroline FÉVRIER.

Giuseppe LA BUA, *L'inno nella Letteratura Poetica Latina*, préface de Leopoldo GAMBERALE : San Severo, DRION, 1999, 537 pages.

Comme le souligne L. GAMBERALE, dans la Préface du livre, cette copieuse réflexion qui est consacrée à l'hymne et à ses modalités d'écriture, de mise en œuvre, de diction et de représentation, est « la recherche d'une forme ». Une diachronie longue conduit l'auteur à examiner toutes les réalisations hymniques, rituelles, pré-littéraires et littéraires, de la Grèce à Rome. L'introduction pose les grands problèmes sémantique, rhétorique, générique et littéraire que sous-tendent ce terme et ce genre. Sont ainsi pris en compte l'étymologie du mot Ὕμνος-*Hymnus*, une théorisation épidictique de la *laus deorum* , la codification du genre dans les deux littératures grecque et latine, et en particulier dans ces actes fondateurs que sont les Hymnes homériques et orphiques, le *carmen* latin, sous toutes ses formes codifiées, et la rhétorique épidictique, voire démonstrative. Le portrait rhétorique est également distingué de la *laudatio uirtutibus disposita* en même temps qu'est mise en évidence une écriture de la *uituperatio*, du blâme et de la polémique qui ne sont pas de simples formes dérivées ou inversées de l'éloge, si bien que ressort une *ratio encomii* qui conduit à différencier notamment la *laus hominum* de la *laus deorum*. Platon, Aristote, Cicéron, Quintilien, la Seconde Sophistique y sont relus et théorisés avec soin. Il ressort de ces grands axes de réflexion que les écrivains latins, à la différence de ce que font les Grecs, conçoivent ce mode d'expression comme un genre dans le genre. Suit une étude détaillée des auteurs hymniques, par grandes périodes historiques, qui, minutieusement analysées, donnent lieu à un véritable traité des idées littéraires et de l'écriture stylistique de nature hymnique. Elle progresse selon les rubriques suivantes : 1) contenu dans la culture latine archaïque (Livius Andronicus, Ennius, Pacuvius et Accius, Plaute) (p. 91-110) ; 2) état de la question à la fin de la République (Néotéroi, Catulle,

Lucrèce) (p. 111-142) ; 3) période augustéenne (Poètes mineurs, Virgile, *Appendix Vergiliana*, Horace, Tibulle, Properce, Ovide, écritures mimétiques) (p. 143-288) ; 4) première époque impériale, Ier et IIe siècles de notre ère, (Germanicus, Manilius, Calpurnius Siculus et les *Carmina Einsidlensia*, Sénèque, Pétrone, Lucain, Columelle, Caesius Bassus, Stace (p. 289-342) ; 5) période impériale tardive jusqu'à Boèce (p. 343-426) ; 6) Anthologie latine et *Carmina Latina Epigraphica* (p. 427-436). Cette lecture de la Table des matières montre la richesse d'une étude dont il est impossible de rendre compte dans le détail. On en résumera brièvement les grands principes en soulignant qu'on trouvera d'excellents états des questions relatives à la technique rhapsodique, aux différents moyens d'écriture et d'expression, à la musique, à la danse et au chant. Importantes sont plus précisément encore les analyses consacrées à l'écriture hymnique par genres (rituel, épique, tragique, lyrique) et par tonalité (codes religieux et sociologiques divers, épithalame, narration, célébration, lyrique monodique et chorale, thrène, lamento, notamment). Une ample et solide bibliographie confirme le caractère bien documenté et scientifique de cette recherche. On signalera seulement un livre dont l'absence peut d'autant moins être reprochée à G. LA BUA qu'il est paru après l'édition de ce travail, mais qu'il convient de mentionner comme complément et référence bibliographiques indispensables : G. FREYBURGER-L. PERNOT : *Bibliographie analytique de la prière grecque et romaine (1898-1998)*, Turnhout, Brepols, 2000.

L'historien des religions et des idées, le critique et le stylisticien des genres littéraires sont ainsi conjointement concernés par ce gros œuvre, qui devient, en matière hymnique, un livre de référence obligée.

Jacqueline DANGEL.

Florence DUPONT, *L'orateur sans visage. Essai sur l'acteur romain et son masque* (Collection Les Essais du Collège International de Philosophie) : Paris, P.U.F., 2000, 245 pages

Dans ce livre, F. DUPONT s'intéresse à la cinquième catégorie de la rhétorique latine, celle de l'*actio*. Elle dénonce l'attitude des historiens et philologues qui insistent, — à tort, à son avis —, sur une formation vocale et gestuelle commune à l'orateur et à l'acteur, malgré ce que peuvent en dire Cicéron ou Quintilien. Une polémique est ainsi engagée sur ce qu'elle appelle un « couple infernal ». Elle dénonce plus particulièrement la position de F. DESBORDES, dans *Quintilien. Le secret de Démosthène*, Paris, 1995, qui, pourtant, traduit et annote Quintilien, directement dans le texte. L'argument de F. DUPONT est que, si les traités rhétoriques 'semblent' confondre la formation de l'orateur et de l'acteur en matière de diction et de principes gestuels, une lecture anthropologique des données de l'*actio* oratoire et théâtrale va à l'encontre des règles sociologiques : à la différence de ce qui se passe avec l'orateur, autorité sociale de la Cité et garant d'une parole politique, l'acteur, interprète temporaire d'un jeu fictif et d'une parole ludique, peut d'autant moins être référé au premier qu'il est frappé d'infamie. On lit ainsi que « les Romains vivaient dans des espaces discontinus », et que « le théâtre romain ne serait pas un théâtre du jeu s'il était un théâtre éloquent : la gravité de l'éloquence romaine tient à la gravité de l'orateur qui ne se définit pas comme un rhéteur mais comme un sage éloquent. Au contraire le jeu est mensonge et illusion,

se donnant comme tels, il congédie la gravité et donc l'éloquence » (p. 9-10). La raison de la confusion, que F. DUPONT juge comme une erreur, serait à chercher dans le piège étymologique qui consisterait à confondre *actio* et acteurs : « Jamais, écrit-elle, les acteurs romains n'ont pratiqué l'*actio*, jamais ce terme, à Rome, n'a désigné le jeu des acteurs » (p. 13). Une différence séparerait ainsi l'*hupokrisis* grecque de l'*actio* romaine. Son fondement reposerait sur des fusions sémantiques diverses. Une longue discussion est alors engagée, dans le chapitre I, sur Roscius et Cicéron, à partir de la confrontation de témoignages aussi différents que ceux de Quintilien, *I.O.* XI, 3; Macrobe, *Sat.*, III, 14, 12; Plutarque, *Vie de Cicéron*, 5; Valère Maxime, VIII, 10, 3. Elle repose sur cet argumentaire majeur : « L'*hupocrisis* de l'orateur grec est issue du théâtre, l'*actio* de l'orateur romain vient de la pratique judiciaire et ne désigne pas à Rome le jeu de l'acteur. Peut-on dans ces conditions affirmer qu'elles sont culturellement interchangeables et équivalentes? » (p. 19). On soulignera seulement qu'on passe peu à peu dans ce chapitre de l'acteur théâtral en général ou histrion au comédien proprement dit, voire au mime, alors que la discussion jusqu'alors n'établissait aucune différence entre les genres dramatiques. On comprend alors en effet que « la danse de Roscius n'ait rien à voir avec l'*actio* des orateurs » (p. 34) et que la *sententia*, lieu commun de mémoire, ne remplisse pas la même fonction dans le discours rhétorique et dans un texte dramatique, de nature comique, voire parodique. Mais en irait-il de même avec le tragédien, quand on sait que Cicéron a été rappelé d'exil grâce à Aesopus qui, sur scène, composa une tirade mêlant l'*Andromaque* d'Ennius et l'*Eurysace* d'Accius, si bien que le grand orateur affirme que l'acteur fit mieux que lui en matière de persuasion oratoire? Une réflexion un peu difficile à suivre est alors consacrée à la notion d'*actio* référée aux principes d'improvisation et d'*imitatio*. Trois citations extraites du livre en résument le raisonnement. « La *sententia* qui sert de repère pour les orateurs quand ils improvisent est du côté de l'énoncé fixé, de l'écriture. Au contraire, dans le texte écrit des poètes dramatiques, la *sententia* est l'énoncé le moins contraignant pour les acteurs, un énoncé qui dit prendre sa signification de la performance grâce au jeu de l'acteur, la *sententia* théâtrale est du côté de l'improvisé » (p. 33). Plus exactement encore, on lit : « L'orateur n'a pas à jouer son discours, l'*actio* n'est pas une mise en scène. Jouer, c'est-à-dire mimer, est au contraire le propre des histrions comiques, car d'une façon générale, l'imitation semble bien à Rome la meilleure façon de faire rire aux dépens d'autrui. Elle est en effet toujours perçue comme le signal de la fiction, de l'artifice » (p. 35). « Par conséquent l'orateur agit par sa parole, sa voix et son geste, l'*elocutio* et l'*actio*. L'histrion n'agit que par la voix ou le geste : le texte dramatique fait partie pour lui du contexte énonciatif, puisque c'est une donnée extérieure comme le lieu, le temps et le public. Le seul langage dont use l'histrion pour s'adresser à son public est celui du corps ou de sa voix, alors que l'orateur s'adresse au tribunal avec toute sa personne » (p. 45). Dans le chapitre II est recherchée une définition de l'histrion et de l'histrionie, spectacle de danse, pour un corps qui dessine un espace, avec des visées diverses allant de la convivialité du banquet à la beauté physique de séduction et de souplesse, *uenustas* et *mollitia*, et passant par l'exclusion juridique et morale. Les jugements de Tertullien, si tardifs et connotés qu'ils soient, nourrissent ces réflexions. La deuxième partie, forme symétrique de ce qui précède, est consacrée à l'anthropologie de l'orateur romain, miroir inverse de l'histrion. Alors que l'éloquence romaine est montrée comme une *praxis* (chap. I) et que l'insistance est mise sur la dignité de l'orateur (chap. II), les chapitres III et IV sont consacrés au « visage vrai de l'orateur » pour un spectacle oratoire d'un *decet*,

miroir de l'âme. La troisième et dernière partie fonctionne à nouveau en contraste avec la précédente. Son thème est la « voix des masques ». Y sont discutés les termes de *prosopon* et *persona*, de masque et d'imitation, de jeu et d'émotions, à propos d'Aesopus. Le raisonnement diffère des pages précédentes : est en effet prise en compte ici la figure non plus du comédien mais du tragédien, si bien qu'Aesopus est nettement différencié de Roscius. Aussi peut-on poser une nouvelle fois la question : qu'en est-il du tragédien et de l'orateur ; la frontière entre les deux reste-t-elle étanche ? La réponse peut tenir aux résultats obtenus ici : la partie émotionnelle reçoit un développement particulier, comme le montre le chap. II qui est composé à partir de deux axes majeurs : la dramaturgie de la fragmentation et les voix de l'acteur. Le dernier chapitre, « l'animation des images », qui est consacré plus précisément aux tableaux qui parlent, puise ses exemples dans la tragédie de Sénèque, avec le prologue des *Troyennes* (v.1-60), *Oedipe* (208-402 ; 998-1042) pour une dramaturgie de la désillusion, *Médée* (179-300). Le livre s'achève avec un essai de synthèse relatif aux « apprentissage, jeux et théories à Rome ».

Ce livre anthropologique n'est pas toujours facile à lire. Mais parce qu'il est provocant, voire irritant, il oblige à réfléchir d'une manière neuve. Que l'on soit convaincu ou non par les positions qui y sont prises et par les théories qui y sont défendues, il ne peut laisser indifférent et encore moins être ignoré.

Jacqueline DANGEL.

A. M. KEITH, *Engendering Rome. Women in Latin Epic* : Cambridge, Cambridge University Press, 2000, 149 pages.

L'ouvrage de A. M. KEITH trouve son origine dans une série de cours sur « les femmes dans l'Épopée » donnée dans le cadre du Département d'Études Classiques et du Programme d'Études Féminines de l'Université de Toronto de 1989 à 1996 ; l'auteur a par ailleurs publié un article intitulé « *Versions of epic masculinity in Ovid's* Metamorphoses » dans un ouvrage collectif, *Ovidian transformations*, Cambridge, 1999. Le présent ouvrage s'inscrit donc dans le cadre de la problématique des études féminines, et se réclame de la critique féministe anglo-saxonne, représentée notamment par Teresa DE LAURETIS (*Technologies of gender*, Bloomington, 1987), dont elle applique les théories à l'épopée latine à travers un large *corpus* d'auteurs allant d'Ennius à Stace en passant par Lucrèce, Virgile, Ovide, Lucain, Valérius Flaccus et Silius Italicus. Le propos de l'auteur est de montrer par quels procédés la représentation des femmes dans l'épopée latine tend à reproduire et à souligner la différenciation et la hiérarchisation des sexes, qui sont l'un des fondements de la société romaine. A. M. KEITH souligne en effet à juste titre l'importance de la littérature épique dans l'éducation romaine (et surtout l'éducation masculine) : il est donc légitime de rechercher dans l'épopée les valeurs que la société cherche à promouvoir pour perpétuer son équilibre et sa structure, et l'exaltation des valeurs viriles, dans le contexte de l'éthique romaine, en fait évidemment partie. Ce que met en relief A. M. KEITH est donc la façon dont cette identité morale masculine se construit en partie, en négatif, par la marginalisation de la personnalité féminine.

La première partie de l'ouvrage (sans doute la meilleure) part précisément de l'éducation romaine pour montrer comment les commentateurs anciens des épo-

pées latines (Servius, Donat, Lactantius Placidus) accentuent, dans un but de pédagogie morale, la tendance des poètes épiques à suggérer la supériorité naturelle de l'homme sur la femme. Par exemple, en commentant l'*Énéide*, Donat renchérit sur Virgile en interprétant très péjorativement la convoitise de Camille pour les dépouilles de Chlorée comme un trait typique de l'*impotentia muliebris*, alors qu'il interprète dans un sens « viril » et positif, en accord avec l'éthique guerrière, l'attrait d'Euryale pour les dépouilles splendides de Rhamnès et de Messapus.

Dans une deuxième partie, l'auteur examine les emplois de la métaphore de la Terre comme Mère et des liens métonymiques entre les personnages féminins et la nature environnante dans l'ensemble de la tradition épique latine. L'idée directrice de ce développement est que la femme est presque toujours associée à la nature, alors que l'homme est du côté de la culture. L'affirmation de la suprématie du second sur la première est donc parallèle à l'exaltation de la domination de l'ordre romain sur l'*orbis terrarum*.

La troisième partie étudie le type de la femme incitatrice à la guerre dans l'épopée latine, en s'appuyant essentiellement sur l'*Énéide* : on trouve en effet dans cette œuvre toute une galerie de figures féminines provocatrices de conflits (Junon, Allecto, Amata), alors que les hommes sont soit partisans ou artisans de la paix (Latinus, Jupiter, Octave-Auguste), soit poussés à la guerre par les femmes (Turnus). L'auteur met cette configuration en corrélation avec le souvenir des femmes fauteuses de troubles à l'époque du poète (Fulvie, Cléopâtre), et y voit une condamnation latente de l'intrusion des femmes dans la politique comme cause de désordre (et corrélativement une convergence avec l'idéologie augustéenne fondée sur le retour des femmes au foyer). La suite du chapitre, qui veut étendre cette démonstration à la tradition épique postérieure, d'Ovide à Stace, perd un peu en force de conviction par excès de généralisation et de systématisation (notamment à propos du rôle de Marcia et de Cornélia chez Lucain). On peut en outre faire remarquer qu'il y a aussi dans l'épopée des « va-t-en-guerre » qui n'ont pas besoin d'impulsion féminine (César, Tydée, Capanée).

Dans la quatrième partie enfin, A. M. KEITH se penche sur le thème de la mort de la femme dans l'épopée. L'auteur remarque que les poètes aiment à s'attarder sur l'évocation des agonies féminines pour en exploiter les potentialités esthétiques et émotionnelles, mais aussi les suggestions érotiques. Du point de vue fonctionnel, l'auteur montre que la mort d'une femme innocente sert souvent à légitimer l'action du héros épique, alors que la mort d'une femme dangereuse (Didon, Cléopâtre, Camille) justifie l'établissement par le héros d'un ordre mis en péril par cette déviance : la femme est donc réifiée et envisagée comme un moyen, dont la fin est la constitution de la personnalité du héros masculin et de l'ordre social qu'il représente.

Cette étude présente les qualités et les défauts inhérents à la démarche adoptée. Au positif : une véritable thèse, une problématique unitaire, une démonstration bien argumentée et documentée (comme l'atteste la bibliographie), et aussi un effort de prise en compte objective, sans anachronisme moral, de la mentalité antique. En contrepartie, on note une tendance à la schématisation et à la systématisation qui efface les nuances et les différences entre les auteurs envisagés, et minimise les évolutions diachroniques ; une tendance aussi à minorer la part de la tradition littéraire à côté des intentions morales. Il reste que cet ouvrage est clair, cohérent et stimulant. En tant que contribution à l'étude de l'axiologie épique et

de l'éthique romaine, il peut intéresser un public dépassant largement le courant critique à l'intérieur duquel il s'inscrit.

François RIPOLL.

Maria Cristina MARTINI, *Due studi sulla riscrittura annalistica dell'età monarchica a Roma* (collection Latomus, n° 245) : Bruxelles, Latomus, 1998, 151 pages.

Ce petit ouvrage aborde deux aspects de la tradition sur les débuts de l'histoire de Rome : la légende de Tarpeia et la figure du roi Servius Tullius. Beaucoup a déjà été dit sur ces sujets, mais l'auteur les étudie dans une perspective nouvelle, et intéressante : elle veut montrer comment l'annalistique — à partir de Fabius Pictor — a voulu, à travers ces deux épisodes, construire une image de Rome comme cité capable de dépasser les particularismes gentilices et les différences ethniques. Son propos n'est donc pas d'ordre historique — même si elle témoigne sur plusieurs points d'une juste conscience de la part d'histoire réelle que recèle, malgré tout, le récit traditionnel (avec, par exemple, un rejet, après d'autres, de l'idée d'un Fabius Pictor falsificateur comme le soutenait A. ALFÖLDI). Elle est nécessairement amenée à affronter des points très discutés : ainsi, pour des questions difficiles d'établissement de texte, elle refuse la lecture *a germani seruulo* du texte d'Arnobe relatif aux frères Vibenna, et par conséquent n'admet pas l'interprétation de ce passage en fonction de la légende de Macstarna/Servius Tullius (point sur lequel nous aurions un avis différent), ou la restitution du nom de Macstarna dans le *max...* du lemme de Festus sur les frères Vibenna (point sur lequel, au contraire, nous partageons ses vues). On ne reprochera pas à l'auteur, dans un ouvrage de petite taille, d'avoir fait de tels choix, sans reprendre toute la discussion à ce sujet. En revanche, sur un point comme l'interprétation de ce nom de Macstarna nous regrettons qu'elle n'ait pas tenu compte de l'explication de M. PALLOTTINO, qui nous semble linguistiquement irréfutable, selon laquelle, puisque *-na* est un suffixe d'appartenance en étrusque, celui qui doit être considéré comme *magister* n'est pas Macstarna lui-même, mais Caeles Vibenna. D'autre part, sur un plan plus général, la perspective historiographique ne doit pas empêcher de cerner parfois plus précisément la réalité historique sous-jacente : ainsi, pour la figure de Servius Tullius, il nous paraît difficile de faire abstraction du fait que le personnage n'est vraisemblablement pas une création de l'historiographie, mais qu'un souverain de ce nom a dû effectivement régner sur Rome au VI^e^ siècle et que certains aspects de la tradition le concernant remontent probablement à cette époque (l'alignement de sa geste sur la légende de Romulus, y compris dans ce qui nous est parvenu par la version de Promathion, nous paraît toujours s'expliquer le mieux dans la perspective, dégagée par S. MAZZARINO, d'un alignement voulu, dès cette époque, sur le modèle du roi fondateur). Mais ce ne sont pas là des points essentiels dans l'optique de l'auteur : on lui saura gré d'avoir clairement dégagé les enjeux du récit dans la problématique qu'elle étudiait, et fourni ainsi des analyses riches de suggestions. Elle dégage bien la signification de Tarpeia comme figure liée à Vesta commettant une faute qui se révèle une *felix culpa* dans la mesure où elle va permettre l'intégration des Sabins dans la communauté romaine — donnée dont elle reprend l'idée qu'elle se soit précisée au temps de l'annexion de la Sabine en 290. Elle souligne bien le caractère novateur de Servius Tullius, cet étranger à la cité, ce marginal monté sur le trône, qui se révèle, par lui-même, capable de

dépasser la conception ancienne d'une Rome fondée sur les clans familiaux — dans la ligne d'une liaison du récit et de ses variations avec les luttes politiques du temps. Les idées avancées ne sont certes pas toujours nouvelles : mais elles sont présentées avec une juste attention aux fluctuations de la narration selon les auteurs, en les appuyant souvent sur des tableaux exhaustifs des données de la tradition, dans sa diversité, qui rendront l'ouvrage très utile.

Dominique BRIQUEL.

Paul M. MARTIN, *La Guerre des Gaules, La Guerre civile, César* : Paris, Éditions Ellipses, 2000, 192 pages.

Parue dans la collection des « Textes fondateurs » où se côtoient Virgile et Rimbaud, mais aussi Gide et Pétrone, cette étude consacrée à la *Guerre des Gaules* et à la *Guerre civile* porte un sous-titre qui oriente l'ensemble de la réflexion : *César, l'actuel*. César, en effet, a inventé la littérature d'actualité, écrite à la va-vite, brillamment, sur le front double de la guerre et de la lutte politique (première partie). La postérité littéraire de César, tant antique que moderne, s'explique elle aussi par le maître-mot d'actualité : l'auteur mène une discussion minutieuse sur les lectures qu'ont faites Tite-Live et Lucain des œuvres césariennes, en les replaçant dans leurs contextes idéologiques respectifs, avant d'élargir son propos à l'Europe moderne, en particulier du XVI^e^ et du XIX^e^ siècle (deuxième partie), où César trouve un regain d'intérêt, pas toujours académique, dans les discussions savantes de part et d'autre du Rhin — le survol intéressant que leur consacre l'auteur (p. 150-160) est à compléter désormais par le remarquable livre d'A.-M. THIESSE, *La création des identités nationales*, récemment paru dans la collection « L'univers historique » (Le Seuil). Suit une anthologie de textes (troisième partie) bien choisis, traduits dans une langue sobre et claire (trop toutefois quand le moderne « excédent démographique » sert à traduire *hominum multitudo*, *B.G.*, 6, 24, 1, pas assez quand *principes*, *B.G.*, 5, 5, 3 est rendu par « chefferie «). Les citations sont faites en français, à quelques exceptions près (note 1, p. 23, lire : *conuentus* et note 6, p. 88 : *ciuile* ; à rectifier également : n. 3, p. 84 : « publiés » ; p. 117 : « une autre » ; p. 152 : « a un autre sens »). La lecture nouvelle proposée par l'auteur entend sans doute trouver sa plus belle illustration dans le style même du livre, rempli de références au cinéma, à la bande dessinée (dans des notes très érudites, p. 161), à un large éventail d'auteurs (Alain Mimoun, Camus, Freud, Senghor...), émaillé de formules à l'emporte-pièce (« Les héritiers de César s'appellent De Gaulle et Lucien Bodard », p. 4) et au goût du jour (« l'intégrisme druidique », p. 54, « la paranoïa de Vercingétorix, 'déconnecté' de la réalité », p. 65, « la campagne de 51 : une écriture 'virtuelle' », p. 73, etc.). Dans ces conditions, pour évoquer l'extermination des Éburons, mieux eût-il valu ne pas reprendre la traduction de « race maudite » (*stirps hominum sceleratum*, p. 52) qui fleure le XIX^e^ siècle. Remercions l'auteur de reconnaître « qu'on peut ne pas aimer la boucherie militaire « (p. 72) en ajoutant à la liste éclectique de ses références celle de la philosophe Simone Weil dans ses sombres réflexions sur la conquête romaine (*Écrits historiques et politiques*, vol. III, Gallimard). Ces concessions faites à un public de jeunes étudiants, souvent rebutés a priori par les textes antiques, ne doivent pas masquer le caractère savant des chapitres où l'auteur aborde, notamment, la genèse du *Bellum Gallicum* (p. 25-31) ou les lacunes du *Bellum Ciuile*, qu'il attribue à Antoine, et les différentes strates de sa composition (p. 90-108), reconstituées de manière convain-

cante. Sachons aussi gré à Paul M. MARTIN de la bonne mise au point (p. 18-23) sur le statut paradoxal d'une œuvre qui n'a pas été rédigée par un historien, sauf à faire un contresens épistémologique sur le mot (voir à ce sujet F. HARTOG et M. CASEVITZ, *L'histoire d'Homère à Augustin*, Paris, 1999), et de l'heureuse formule qui justifie la place de César dans la collection : « un texte fondateur d'histoire ». On aurait aimé, en revanche, que fût davantage approfondie, et surtout définie, la notion de littérature, constamment utilisée entre guillemets par l'auteur (p. 1, p. 13, p. 29...), preuve qu'elle ne va pas de soi, ni dans l'Antiquité ni aujourd'hui, pour les textes césariens.

En évoquant avec aisance les questions soulevées par une œuvre qu'on aurait tort de réduire, pour ce qui concerne la *Guerre des Gaules*, à la seule digression ethnologique du livre VI ou au pur descriptif de la conquête, l'ouvrage pédagogique de Paul M. MARTIN a le mérite, en définitive, de replacer César dans le champ de la culture générale.

Jacques-Emmanuel BERNARD.

D. N. SEDLEY, *Lucretius and the Transformation of Greek Wisdom* : Cambridge University Press, 1998, XVIII+234 pages.

La question qui se trouve au cœur de ce livre est de celles qui suscitèrent les plus savantes discussions parmi les exégètes de Lucrèce : quelle est la relation exacte du *De rerum natura* aux écrits d'Épicure ? Pour y répondre, David SEDLEY déploie une argumentation très riche, qui comporte un versant philosophique, un autre essentiellement philologique. Nous commencerons par ce dernier, qui renouvelle le point de vue sur la composition du *De rerum natura*. En se fondant notamment sur une étude savante et minutieuse des papyri d'Herculanum, D. SEDLEY évalue la longueur et reconstitue la structure du grand traité d'Épicure *Sur la nature* (chap. 4). La comparaison de ces papyri avec les résumés de la doctrine que constituent les lettres transmises par Diogène Laërce lui permet de fournir un tableau détaillé de l'argumentation des quinze premiers livres (p. 133). L'auteur, qui a lui-même étudié et publié certains de ces papyri, réussit, grâce à une culture et une maîtrise exceptionnelles dans ce domaine « de pointe », à mener son enquête avec la plus grande rigueur scientifique et ce don si cher à Lucrèce, le flair. La lecture de cette enquête est d'autant plus passionnante qu'elle conduit à cette découverte majeure : l'ordre des développements de ces quinze premiers livres correspond généralement à celui du *De rerum natura* (chap. 5). Non seulement la composition du poème se trouve éclairée, mais l'auteur montre aussi avec pertinence quels remaniements formels Lucrèce y a introduits secondairement. On pourrait sans doute émettre quelques réserves sur cette partie : ainsi, il n'est pas absolument certain que le grand traité d'Épicure ait seul servi à Lucrèce, comme le soutient D. SEDLEY ; le « grand épitomé », qui, tout comme la *Lettre à Hérodote*, devait suivre l'ordre du traité *Sur la nature*, a pu être un modèle, sinon le modèle unique. Mais les réserves portent essentiellement sur une rhétorique de persuasion, qui prend parfois une allure dogmatique ; elles ne remettent pas en cause la valeur des arguments présentés, avec lesquels il faudra désormais compter, même si leur résultat ne laisse pas d'étonner au regard de l'image par laquelle le poète a voulu immortaliser sa quête des « paroles d'or » : celle des abeilles butinant dans les vallons en fleurs (III, 11).

L'hypothèse selon laquelle Lucrèce reproduit l'ordre de l'argumentation d'Épicure n'a pas pour corollaire une orthodoxie absolument passéiste. N'a-t-il pas introduit dans la doctrine certains infléchissements, voire quelques développements, pour l'adapter à l'évolution du débat philosophique ? La réponse de l'auteur est catégorique et peut se résumer en un adjectif : Lucrèce est « fondamentaliste » (chap. 3). Il n'aurait tenu compte ni du progrès des connaissances, par exemple en biologie ou en astronomie (en ce domaine, l'auteur assure qu'Épicure pouvait déjà connaître certains apports de Bérose, pris en compte par Lucrèce), ni des arguments de philosophes postérieurs à Épicure, ni même de ceux des stoïciens, pourtant présents dans des développements strictement parallèles d'auteurs épicuriens (voir par exemple, face à *DRN.* V, 164-176, Diogène d'Oinoanda, Smith, fr. 20, complété dernièrement par NF 126-127. IX, Smith, *Anatolian Studies*, 48, 1998, p. 133). L'auteur s'inscrit donc en faux contre une tradition exégétique qui va de Gassendi à Jürgen SCHMIDT ou à Piet SCHRIJVERS, avec quelques exceptions notoires, comme celle de David FURLEY. Il défend vigoureusement sa thèse à partir de thèmes choisis, réservant en général la critique des tenants de la thèse adverse à quelques notes très denses qui isolent leurs arguments et les privent, dans une certaine mesure, de leur assise théorique. Après avoir rappelé quels étaient en Italie, à l'époque où parut le *De rerum natura*, les représentants des divers courants de la philosophie, il affirme notamment que Lucrèce n'a pu être membre actif d'aucun cercle philosophique (p. 71). Mais si l'on suit son raisonnement, cette remarque vaudrait aussi pour Posidonius, pris en défaut (p. 69-70) sur le même sujet que Lucrèce, la location de l'esprit, dont l'auteur tire précisément argument pour dénier à Lucrèce toute participation aux débats philosophiques de son temps. Il semble bien que la conclusion, dans ce cas, dépasse largement les prémisses. Le caractère parfois trop assertorique ou général de certaines remarques ne doit cependant pas masquer la valeur intrinsèque de l'analyse que l'auteur propose de quelques théories majeures du *De rerum natura*, comme celle selon laquelle les dieux n'ont pas créé le monde (p. 75-78), afin de prouver qu'elles ne révèlent aucune trace d'influences « récentes », ni aucun élément hétérodoxe. Il excelle à y pourchasser, en contrepartie, les traces des arguments qu'Épicure critiquait pour construire sa propre théorie (voir, outre le chap. 3, le chap. 6 : « The imprint of Theophrastus »). Par la richesse et la qualité de son information, sa calme obstination, la section « fondamentaliste » relance un débat permettant d'approfondir la méthode, sinon la personnalité de Lucrèce, comme le montrent les discussions qu'elle a déjà provoquées (voir Carlos LÉVY, « *Lucrèce et les stoïciens* », in R. POIGNAULT (éd.), *Présence de Lucrèce*, *Caesarodunum*, XXXII *bis*, Tours, 1999, p. 87-98).

Mais, dira-t-on, le titre du livre n'est-il pas démenti par son contenu même ? Comment un savoir tellement figé pourrait-il se transformer ? La métamorphose tient, dit en substance l'auteur, à la langue de Lucrèce et à sa poésie. Car, pour avoir peiné sur la prose du maître, D. SEDLEY sait bien ce qui revient, à tout le moins, au disciple. Il montre comment Lucrèce, en se plaçant sous le patronage d'Empédocle (chap. 1) — les 145 premiers vers de son poème témoigneraient clairement de cette allégeance en poésie —, a transformé, par ses transpositions ou ses créations verbales, ainsi que par différentes stratégies de présentation, les « obscures découvertes » d'un Grec (chap. 2). Le dernier chapitre analyse certaines transformations que Lucrèce aurait opérées dans son premier chant par rapport aux deux premiers livres du traité *Sur la nature* qui constituent sa source, selon l'hypothèse de l'auteur. Mais il semble que ces transformations, qui portent sur la pré-

sentation des atomes ou *semina rerum*, ont une portée plus grande que celle, essentiellement didactique, qui leur est assignée dans ce chapitre, puisqu'elles ont amené certains exégètes, dont Gassendi, à comprendre les « semences des choses » comme des molécules. Le livre si original, à bien des égards, de D. SEDLEY ne prend sans doute pas toute la mesure de la dynamique propre à l'écriture poétique de Lucrèce, mais il réalise son programme inaugural : éclairer le poème au moyen de la philosophie et, ajouterons-nous, de la philologie, portée à un rare degré d'accomplissement.

J. KANY-TURPIN.

Pierre-Marie MOREL, *Atome et Nécessité, Démocrite, Épicure, Lucrèce* (collection Philosophies, n° 128) : Paris, Presses Universitaires de France, 2000, 127 pages.

Pierre-Marie MOREL, auteur d'une précieuse étude sur la philosophie démocritéenne (*Démocrite et la recherche des causes*, Paris, 1996), se propose dans ce petit ouvrage de présenter l'atomisme gréco-romain à travers l'histoire du concept de nécessité. Disons d'emblée que le choix de cette thématique est fort judicieux car, de Démocrite à Lucrèce, la nécessité est une notion essentielle — on n'ose dire nécessaire — à l'interprétation de la pensée atomiste.

Dans un premier chapitre fort réussi, l'auteur étudie le rôle de la nécessité dans la philosophie naturelle. La démarche adoptée permet de nuancer le clivage traditionnel entre un Démocrite nécessitariste et un Épicure pourfendeur de la nécessité, en lui substituant l'idée plus productive d'évolution conceptuelle. Le lecteur peut ainsi comprendre comment Démocrite réduisit le concept de nécessité qui caractérisait avant lui la vision traditionnelle du monde, en le dépouillant de toute dimension intentionnelle ou divine. Mais la nécessité démocritéenne, bien qu'elle associât le hasard des mouvements pré-cosmiques à l'enchaînement des mouvements dans un monde donné, fut jugée dangereuse par Épicure, qui lui reprochait de ne pas permettre d'expliquer la formation des mondes. Les Épicuriens furent donc conduits à réformer la théorie de l'atome et à introduire un principe de sélection pré-cosmique afin d'expliquer la formation des mondes. Enfin, la nécessité fut encore limitée par l'introduction de la déclinaison dans le mouvement originaire des atomes. Il faut savoir gré à l'auteur de n'avoir pas passé sous silence les difficultés inhérentes à cette dernière question, notamment en ce qui concerne la paternité de la théorie du *clinamen* et l'ambiguïté de ses implications physiques et éthiques (p. 42-45). Le concept de nécessité est ensuite confronté à la liberté humaine, qui constitue l'élément essentiel de la critique épicurienne à l'encontre du système de l'Abdéritain. L'auteur montre que Démocrite admet une forme de contingence dans la contrainte exercée par la nécessité, parvenant ainsi à préserver la cohérence de son système. Pourtant Épicure ne retiendra de la nécessité démocritéenne que sa dimension la plus contraignante, de sorte que, sans rejeter en elle-même l'éthique de Démocrite, il refusera les conséquences morales de sa physique et montrera comment la volonté humaine peut se soustraire à la nécessité. Ce chapitre, qui a le mérite d'exposer clairement les enjeux du débat philosophique, aurait cependant gagné à souligner davantage la spécificité de Lucrèce, qui tenta d'associer la composition de l'âme à l'explication de la liberté (*De rerum natura*, III, 370 *sqq.*). L'auteur envisage en dernier lieu les rapports de la nécessité et de la connaissance : même si, dans une certaine mesure, la connaissance légitime, éclairée par la théorie des atomes, peut échapper aux illusions produites par

les représentations, P.-M. MOREL admet sur ce point l'aporie de la pensée abdéritaine car il est difficile de concilier la critique des phénomènes et la ferme assurance de la théorie atomiste. Le lecteur comprend dès lors pourquoi Épicure, se fondant sur un autre modèle pour rendre compte de la perception, fait de la sensation le premier critère de connaissance et affirme l'autonomie de la pensée. La nécessité prend ainsi chez les Épicuriens la forme d'une relation nécessaire — celle de l'inférence à partir du sensible.

Cet ouvrage constitue donc à la fois une précieuse mise au point et une synthèse fort claire sur l'atomisme antique. Même si, par souci de clarification, l'apport de Lucrèce et son jugement à l'égard du système démocritéen n'ont pas été suffisamment pris en compte, le dynamisme de la démarche adoptée permet de restituer toute la richesse et l'intérêt de la philosophie atomiste.

Sabine LUCIANI.

Annic LOUPIAC, *Virgile, Auguste et Apollon. Mythes et politique à Rome, L'Arc et la Lyre* : Paris, L'Harmattan, 1999, 312 pages.

A. LOUPIAC n'a pas hésité à se lancer, après tant d'autres, dans un « parcours à travers la poésie augustéenne » (nous empruntons ces termes à sa conclusion), Virgile, Horace et les élégiaques. Ce livre révèle une connaissance approfondie, non seulement de l'œuvre de ces poètes, avec de constants rapprochements avec Homère, Hésiode, Pindare et Callimaque, mais de l'époque ; connaissance approfondie aussi des monnaies, des monuments et, d'une manière générale, de l'œuvre d'Auguste, Mécène et Agrippa. Au fil des pages, l'auteur fait apparaître la place, toujours plus grande, sauf chez les élégiaques, d'Apollon qui n'est plus le dieu-médecin, mais le destructeur, le purificateur (carquois) et, en même temps, le dieu musagète (la lyre). À maintes reprises, A. LOUPIAC entreprend de fines analyses littéraires, parfois vers par vers ; excellentes remarques sur l'arcadisme, l'« ambiguïté » d'Horace, « maître de l'esquive », le caractère indispensable de la poésie pour immortaliser les exploits des chefs (198 sq.) ; la politique culturelle (168 sq. ; 228-235) du pouvoir. Les meilleures pages sont cependant, à nos yeux, celles consacrées aux élégiaques (239 à la fin) : aspect « peu romain » (243) de Properce et de Tibulle, « dégradation » de l'Apollon d'Auguste et du Palatin — et donc de Virgile —, subordination d'Apollon à Bacchus (279), « mensonge » de l'Âge d'or (282), autant d'évolutions qui annoncent Ovide, mais qui n'empêchent pas le culte rendu par Properce à Virgile. Un livre qu'il sera toujours utile de consulter.

La tentative, en conclusion, de voir dans le *Vergili* (Horace, *Odes*, 4,12) du vers 13 un génitif (allusion à « Virgile ») paraît désespérée, compte tenu du contexte de la fin de l'ode. La très prudente allusion au christianisme (p. 306) semble un peu plaquée et artificielle. — P. 54, « Le tri des oracles » aurait demandé un commentaire (cf. p. 308).

Quelques coquilles : Géorgigues (p. 84), épiclase (répété p. 272) p. 184, « expliquer, la formule » (p. 212), universelle (opprobre — p. 270), accomoder (p. 271). — À la page 130, l'auteur fait vivre Antigone Gonatas à « la fin du V^e^ siècle »...

P. JAL.

Licinia RICOTTILLI, *Gesto et parola nell'Eneide*, Testi et manuali per l'insegnamento universitario del Latino, 63 : Bologna, Pàtron, 2000, 246 pages, index des auteurs modernes, index des passages cités.

Le livre de L. RICOTTILLI analyse la gestuelle des personnages de l'*Énéide* et particulièrement la manière dont elle entre en relation avec la forme du discours direct. Cette étude originale participe des modes de recherche actuels sur la pragmatique de la communication et s'applique spécifiquement aux rapports conflictuels entre Énée et Didon. Nous avons beaucoup apprécié la richesse d'ensemble de ce travail.

L. RICOTTILLI définit le geste comme une façon d'être du corps ou du visage traduisant, pour le destinataire présent ou un observateur éventuel, l'expression de significations maîtrisées; elle se réfère notamment à Cicéron (*De oratore*, 3, 221; 216; 222) et à Quintilien (*Institution oratoire*, 11, 3, 85 sq.), sachant que les deux gestuelles du corps et du visage sont évoquées dans la tradition rhétorique des Latins depuis la *Rhétorique à Herennius*. Appliquée à l'*Énéide*, cette étude de l'interaction du geste et du discours direct permet de mieux comprendre combien la parole épique imite la parole tragique dans sa théâtralité même et son souci de l'*euidentia*, ce soin apporté à la mise en évidence, sous le regard de l'auditoire spectateur, des actions par leur représentation même; elle illustre en même temps la conception classique du poème comme peinture parlante qui permet de mettre en mémoire le texte récité — poésie « orphique » dès lors qu'elle conduit les esprits où elle veut. L'analyse de la conception du langage comme geste chez Nigidius Figulus nous a particulièrement intéressé car elle montre combien cet ami de Cicéron était attentif à l'articulation *ego/tu, nos/uos* fréquente chez Virgile et propice aux manifestations gestuelles. Le poète épique établit, en effet, une relation du geste à la parole dans des moments particuliers : la prière, les pleurs principalement et le conflit qui sépare Didon d'Énée (IV, 304-391; VI, 451-476). Les débuts et les fins de discours directs sont des lieux également privilégiés. Toutes les analyses de L. RICOTTILLI sont précises et retiennent l'intérêt; les dernières pages sont riches d'enseignement, démontrant comment les diverses interactions du geste et de la parole sont à situer entre « diégèse » et « mimèsis », ce qui est conforme à la définition de l'épopée par Platon (*République*, 392d-394d).

Cet ouvrage passionnant à lire est propre à développer de nombreuses recherches sur la thématique qui est la sienne; il s'inscrit en complément du magnifique ouvrage de Ph. HEUZÉ sur *L'image du corps dans l'œuvre de Virgile* (École Française de Rome, 1985).

E. DELBEY.

A. TEDESCHI, *Lo Storico in parola, Livio, Scipione l'Africano e le tecniche dell'argumentazione* : Bari, Edipuglia, 1998, 172 pages.

Dans ce petit livre très dense, A. TEDESCHI s'est proposé de commenter le discours prononcé par le jeune Scipion (XXVIII, 43-44), en réponse à celui du *Cunctator* vieillissant, lors du fameux débat les opposant au sénat en 205 av. J. C., à propos du prochain débarquement des troupes romaines en Afrique.

L'auteur a voulu retrouver, à travers cette analyse, les compétences rhétoriques de Tite-Live, sa technique de composition.

Un premier chapitre s'emploie à souligner le souci de l'historien de mettre en évidence, derrière l'opposition entre Fabius et Scipion, le contraste d'attitude entre ancienne et jeune générations : d'un côté des réflexes conservateurs, de l'autre l'audace désormais nécessaire pour gagner la guerre. Une comparaison avec des sources plus tardives permet de mieux cerner les caractéristiques de la version livienne.

Suit une longue et minutieuse analyse linéaire du passage. Le dispositif d'étude est remarquable pour sa clarté et son efficacité : l'ensemble du texte est d'abord donné en latin ; les différentes parties du discours sont ensuite étudiées, les unes après les autres, selon la grille de lecture que R. ULLMANN a su naguère dégager. L'analyse est juste, précise, et envisage toutes les ressources de l'art oratoire. À cela s'ajoute une approche anthropologique, qui vient agréablement compléter cette étude.

Un appendice permet, par ailleurs, de retrouver le texte latin intégral (sans traduction) des versions postérieures à celle de Tite-Live.

On ne manquera pas non plus d'être sensible aux qualités pédagogiques de cet ouvrage : les étudiants y trouveront un exemple concret d'analyse littéraire d'un texte historique, et tireront grand profit du rappel systématique des règles de composition du discours, au moins pour le *genus deliberatiuum*.

Il s'agit donc là assurément d'un travail solide et sérieux. On regrettera peut-être cependant que l'auteur n'ait pas pu analyser le discours de Fabius (le texte en est néanmoins constamment cité en référence ; on en retrouve l'intégralité dans l'appendice), pourtant indissociable de celui de Scipion. Sans doute aurait-il aussi fallu s'interroger sur les raisons de la longueur exceptionnelle accordée à ce débat, et mettre en perspective les thèmes de l'*inuidia* et de la *superbia*, situés au cœur de ces discours, en faisant allusion à la place grandissante qu'ils occuperont dans les livres suivants.

Bernard MINEO.

Sylvie LAIGNEAU, *La femme et l'amour chez Catulle et les Élégiaques augustéens* (collection Latomus, 249) : Bruxelles, Latomus, 1999, 420 pages.

S. LAIGNEAU s'est proposé d'effectuer « une synthèse précise sur la condition féminine de la fin de la République à l'époque augustéenne — telle du moins que les Élégiaques l'envisagent » (p. 8), en s'attachant d'abord à « l'image qu'ils ont voulu donner de leur amie, au physique et au moral, et des sentiments qui les ont liés à elle », puis à « regarder cette image dans son enracinement littéraire et (à) l'ancrer dans la réalité, c'est-à-dire (à) commenter la poésie élégiaque par d'autres documents, littéraires, juridiques, historiques ou épigraphiques », et enfin à confronter « l'œuvre des Élégiaques aux idées en vigueur dans la société romaine de leur époque », de façon à « définir dans quelle mesure ces poètes, champions d'un 'féminisme' en germe dans l'évolution des mentalités depuis la République, ont fait de l'amour le centre d'un système de valeurs très nouveau, qui leur est propre, et dans lequel le respect du citoyen est subordonné au sentiment de l'amant ». « Cette vision du monde, qui fait de la femme la valeur et la référence suprêmes, (lui) semble caractériser l'apport essentiel de la poésie élégiaque à la littérature occidentale » (p. 12-13).

Le tableau qui en résulte est clair, nuancé, émaillé de remarques fines, qu'il s'agisse, par exemple, du rapprochement entre les c. 51 et 35 de Catulle (p. 70),

des cris de triomphe de Properce en I, 8 et II, 14 (p. 113-114), ou du sentiment de perte exprimé par *pereo* au vers 2 du c. 8 de Catulle (p. 156-157).

Mais, s'il est appuyé sur une ample bibliographie — et agrémenté de citations avec traduction personnelle —, il souffre d'un certain nombre de lacunes. L'image donnée des femmes aurait été plus riche et plus vivante si avait été pris en considération ce qui nous est dit dans chaque œuvre de leurs sentiments et de leurs revendications (cf., *e.g.*, Prop. I, 3, 34-46; III, 23, 11-13, ou IV, 7), et si la place occupée par chacun des poèmes dans le livre dans lequel il est placé n'avait pas été tenue pour indifférente. L'évolution de la condition féminine aurait été mieux ancrée dans les réalités du temps, et rendue plus intelligible, si avaient été pris en compte les antécédents hellénistiques (cf. *e.g.*, C. VATIN, *Recherches sur le mariage et la condition de la femme mariée à l'époque hellénistique*, B.E.F.A.R CCXVI, Paris, 1970, p. 166-167, 195, 203-205). Il n'eût pas été inutile de relever, et de soumettre à un examen attentif, le fait que les Élégiaques en sont venus les uns après les autres à faire la critique du système de valeurs et de la vision du monde dont il leur est fait crédit, et qui leur avait initialement paru absolument préférable, tout au moins à titre personnel (cf. *e.g.*, Prop. III, 21-22). L'apport de la poésie élégiaque est en réalité beaucoup plus complexe, plus original et plus profond, qu'il ne paraît ici, et qu'on ne l'a effectivement longtemps cru. Mais il n'en est pas moins utile de mettre à la portée de tous une bonne partie des résultats acquis. Puissent le sérieux et la finesse de S. LAIGNEAU nous valoir d'autres travaux, plus complets et plus novateurs.

Claude RAMBAUX.

Rosa Maria LUCIFORA, *Voci politiche in Properzio « erotico ». Ideologia e progetto elegiaco in II, 16 e III, 11*, Scrinia 14: Bari, Edipuglia, 1999, 130 pages, trois *Indices* (index des passages cités, index des auteurs, index des thèmes principaux).

R. M. LUCIFORA enseigne l'histoire de la langue latine à la Faculté des Lettres de l'Université de Potenza; parmi ses ouvrages notons *Prolegomeni all' elegia d'amore*, Pise, 1996. Dans la publication qui fait l'objet de ce compte rendu, l'auteur analyse deux élégies de Properce qui marquent un écart du poète par rapport à la thématique du *seruitium amoris* et l'acceptation mesurée mais ferme de l'idéologie augustéenne; tout en revendiquant la gloire littéraire comme poète élégiaque, Properce en effet promet la composition d'une œuvre épico-historique à la manière de ce que sera *La Pharsale*, dont les thèmes seraient le lien entre les guerres civiles et la décadence de Rome, l'éloge de Pompée et la célébration « paradoxale » des actions accomplies par Auguste.

L'étude est organisée en six séquences: *Narratività e valori di riferimento nelle elegie aziache / L'amante ed il Principe: il modello della* paupertas *in II, 16 / Esplorazioni intertestuali, morale sociale, proggetto elegiaco / Il* bellum ciuile *ed il mito di Alessandro in III, 11 / Il tronco di Pompeo « Magno » e i paradossi della celebrazione / Postliminali: epos ed elegia sublime*. Tout d'abord, R. M. LUCIFORA insiste sur l'importance des références à la bataille d'Actium qui établissent des correspondances entre II, 16 et III, 11 : le couple du soldat séducteur de Cynthie et de Cléopâtre maîtresse d'Antoine apparaît ainsi; des valeurs morales, communes au poète-amant et au Prince, sont évidentes dès lors : refus du *seruitium amoris* incarné par Antoine esclave d'une Reine, exemplarité de la *paupertas*

conforme à la vertu politique des fondateurs de la République romaine. Antoine est tout autant rejeté du monde selon le *mos maiorum* que du monde de l'amour élégiaque : luxurieux, cupide, il est le type même du *miles* dépravé qui porte atteinte à l'idéal de l'amour et au civisme, trahissant *Amor* et *Roma*. R. M. LUCIFORA montre bien cette compatibilité entre l'idéologie quiritaire et la morale élégiaque, lorsque les principes de celle-ci ne sont pas négatifs ; le *turpis amor* fondé sur l'*auaritia* se révèle déshonorant pour le poète élégiaque ne renonçant pas aux *mores* (la *fides*, le *foedus amoris*, le *pudor*). Le projet annoncé par Properce de ne pas s'en tenir à une inspiration érotique se trouve légitimé par ce respect de la morale sociale. La référence à la figure héroïque d'Alexandre le Grand (III, 11), modèle pour Pompée comme pour Auguste, permet au poète d'évoquer le passage d'une propagande strictement césarienne à une propagande augustéenne plus soucieuse de la *concordia ordinum* et des *socialia foedera*. Les limites de notre compte rendu ne doivent pas faire oublier combien l'auteur se montre précis dans les divers moments de son argumentation, d'autant que Properce n'est jamais simple... III, 11 dit aussi l'horreur de la mort de Pompée en stigmatisant — trait de polémique antimacédonienne — les Lagides. Cette étude a donc le mérite de rappeler que le sentiment de la grandeur n'est pas étranger à Properce : de même que César s'est grandi par ses triomphes, le poète se grandira quand il chantera les guerres (II, 10, 19-20 ; II, 10, 8) ; de la passion amoureuse qui inspire la jeunesse à l'épopée qui marque l'âge de la discipline morale, l'art élégiaque se développe dans la durée sans céder à la tentation de la flatterie.

Nous ne pouvons que nous féliciter de cette publication qui complète les études déjà consacrées à l'élégie érotique et romaine dans la collection Scrinia : Scrinia 1, Rosalba DIMUNDO, *Properzio*, 4, 7, 1990 ; Scrinia 3, S. ALFONSO, G. CIPRIANI, P. FEDELI, I. MAZZINI, A. TEDESCHI, *Il poeta elegiaco e il viaggio d'amore*, 1990.

E. DELBEY.

Emma GEE, *Ovid, Aratus and Augustus. Astronomy in Ovid's Fasti* : Cambridge University Press, 2000, X-226 pages.

Hormis un appendice d'une douzaine de pages (193-204) qui ne sont pas, à mes yeux, les moins précieuses, on n'aura garde de chercher dans ce volume une étude systématique, philologique et astronomique, des échos d'Aratos dans les *Fastes* d'Ovide. Le propos de M^me^ GEE — Ovide entre la tradition aratéenne et l'idéologie augustéenne —, beaucoup plus général, ressortit à l'histoire littéraire et à l'histoire des idées. Sont étudiés en six chapitres : 1) la place de l'astronomie dans les *Fastes* — place que le récent calendrier julien rendait, nous dit-on, obsolète ; 2) la présence de l'astronomie dans la poésie élégiaque (Properce, IV 1), épique (Virgile, *Aen.* VIII) et didactique (Lucrèce, Virgile, *Ge.*) ; 3) le caractère stoïcien des *Phénomènes* d'Aratos — *communis opinio* que M^me^ GEE conforte d'éléments nouveaux ; 4) l'épisode des *Vestalia* (*F.* VI, 249-318), dans ses rapports avec la conception stoïcienne du monde et l'architecture du poème (correspondance : I Janus / VI Vesta ; mais *quid* de l'inachèvement ?) ; 5) celui de la chèvre Amalthée et de la corne d'abondance (*F.* V, 111-128), où derrière Jupiter se profile Auguste (ces deux chapitres sont à mon goût les meilleurs) ; 6) le *sidus Iulium* (mais Ovide dans les *Fastes* ne le mentionne pas explicitement) et l'épisode de Cal-

listo (*F.* II, *Met.* II), catastérisations voisines dans le ciel boréal, mais dont le rapport ne m'a pas paru très clair.

Indéniable est l'érudition de Mme GEE, qui met en œuvre une foule de textes grecs et latins, d'où parfois — revers de la médaille — disparate et difficulté à suivre l'argumentation d'ensemble; Aratos est souvent perdu de vue, et pour cause: sa présence dans les *Fastes* me semble au total plutôt discrète. L'auteur multiplie les rapprochements, les suggestions ingénieuses et brillantes, qui peuvent séduire, mais aussi laisser perplexe. Malgré Vitruve, je ne qualifierais pas Aratos de parapegmatiste, ni n'oserais lui associer (p. 18) le *De astris* de César, dont on ne sait à peu près rien. Tirer des éléments d'astronomie du bouclier d'Énée virgilien demande beaucoup de bonne volonté: n'est-on pas enclin à faire dire aux textes plus qu'ils ne disent réellement, voire à jouer sur les mots: ainsi le *logos* stoïcien, 'word' et 'world' (p. 91), ou Vesta, 'earth' et 'hearth' (p. 115)? La pensée de Mme GEE est subtile et sa langue difficile: l'une et l'autre exigent une attention... pas toujours, pour moi du moins, couronnée de succès.

Malgré une bibliographie riche et « polyglotte », ce sont surtout les travaux de langue anglaise qui sont allégués et discutés. Curieuses absences: l'article *Aratos* de W. LUDWIG (P.W., Suppl. X, 1965); les deux livres de Manfred ERREN (sa grande étude sur les *Phénomènes* d'Aratos, 1967, et son édition, 1971); les *Scholia in Aratum uetera* édités par Jean MARTIN (Stuttgart, Teubner, 1974); du même, la monumentale édition des *Phénomènes* (C.U.F., 1999, 2 vol.) ne pouvait être connue de Mme GEE: dommage! Mais la production scientifique ne connaît pas de trêve: qui s'en plaindrait?

Jean SOUBIRAN.

Michael KOBER, *Die politischen Anfänge Octavians in der Darstellung des Velleius und dessen Verhältnis zur historiographischen Tradition. Ein philologischer Quellenvergleich: Nikolaos von Damascus, Appianus von Alexandria, Velleius Paterculus* (Epistemata. Würzburgerwissenschaftliche Schriften, Bd. 286): Würzburg, Königshausen & Neumann, 2000, 473 pages.

Le titre de cet ouvrage est particulièrement explicite sur son contenu. Il concerne la partie de l'*Historia Romana* de Velleius Paterculus, principalement 2, 56-72, qui relate le meurtre de César et les événements qui ont suivi, jusqu'à la bataille de Philippes et à la conclusion du deuxième triumvirat. L'objet de cette étude, qui est la forme abrégée (!) d'une dissertation de l'Université de Würzburg en 1997, est l'examen du rapport entre ce récit et celui qui nous est fourni des mêmes événements par d'autres auteurs, principalement Nicolas de Damas et Appien; ces derniers présentent entre eux des correspondances qui font soupçonner l'existence d'une source commune. Dans cet ensemble, M. KOBER décèle deux courants, qui ont tous les deux leur origine dans le *De uita sua* disparu d'Auguste, et qui se distinguent par leur position à l'égard d'Antoine: le premier lui est très défavorable; il voit en lui un complice des meurtriers de César et, pour cela, s'appuie notamment sur la lettre d'Antoine à Hirtius dont Cicéron indique en le commentant le contenu dans *Phil.* 13, 22-48. Le deuxième corrige l'autobiographie en y introduisant une apologie d'Antoine; il rejette l'accusation portée contre lui d'avoir favorisé les meurtriers de César et d'avoir trahi le dictateur; les deux courants se distinguent encore en ce que, dans le premier, Octave apparaît comme l'héritier de César, tandis que dans le deuxième c'est Antoine qui est revendiqué

comme tel. Cette opposition se traduit aussi sur le plan du concept du pouvoir suprême : Octave se réfère à la *res publica* : il ne revendique pas le pouvoir absolu, mais apparaît comme l'aspirant à la succession du *princeps* que fut César (2, 56, 3; 2, 57, 1); Antoine, en revanche, nous offre l'image d'un tyran (2, 61, 1). Velleius utilise les éléments de l'une et de l'autre tradition. M. KOBER procède donc à une comparaison très détaillée entre les trois textes, recourant aussi parfois à l'évocation d'autres ouvrages, notamment ceux de Dion Cassius et de Plutarque, et s'appuyant également sur l'œuvre de Cicéron, principalement la *Correspondance*; il examine de façon critique chacun des éléments de la narration de Velleius; cette confrontation le conduit à faire le point sur certains aspects de cette narration, par exemple sur l'affaire des Lupercales. Tout cela est réalisé avec une telle minutie et un tel luxe de détails que cette étude constitue un véritable commentaire littéral du texte.

Pour conclure, l'auteur se livre à des considérations sur le sens même de l'œuvre de Velleius. Comme l'avait fait il y a une cinquantaine d'années Italo LANA (*Velleio Patercolo o della propaganda*, Turin, 1952), mais dans un sens tout à fait différent, M. KOBER propose d'y voir un ouvrage de propagande issu de milieux favorables à la mémoire d'Antoine, en l'occurrence l'entourage de Germanicus, descendant d'Antoine par sa mère Antonia, et qui aurait été soucieux de rétablir la mémoire de son illustre ancêtre; hypothèse intéressante et en faveur de laquelle l'auteur nous présente bien des arguments séduisants, tout en reconnaissant leur caractère largement hypothétique; mais cette étude offre en tout cas l'occasion de reprendre ce problème avec des vues nouvelles. On trouve en fin de volume un *index locorum* très détaillé, une bibliographie assez complète et surtout vingt-trois pages de tableaux et graphiques précisant les correspondances entre les trois écrivains et leurs rapports avec les textes antérieurs, notamment le *De uita sua* d'Auguste.

M. KOBER nous livre une étude extrêmement minutieuse et détaillée, mais comportant bien des répétitions, que sa richesse même rend un peu touffue et dans laquelle le lecteur a parfois quelque peine à se retrouver; elle aurait sans doute gagné à être allégée de beaucoup de précisions un peu accessoires et donc pas toujours indispensables, ce qui lui aurait donné plus de clarté et d'efficacité. Mais il faut reconnaître tout ce que nous apporte ce livre sur une période fondamentale de l'histoire romaine.

J. HELLEGOUARC'H.

C. DE CALLATAŸ VAN DER MEERSCH, *Vitruve, l'architecte du Panthéon* : Louvain, Peeters, 1999, 130 pages, 26 fig.

Depuis quelques années, de nouvelles éditions et l'apport de l'archéologie monumentale ont réveillé l'intérêt porté à Vitruve. L'auteur, spécialiste de Dante, a découvert chez ce dernier l'idée que Virgile formait avec son ami Vitruve l'équivalent du couple Nisus-Euryale. Dès la page 2, la thèse est posée : Virgile, sommet de la hiérarchie spirituelle de son époque, aurait été le concepteur de la tholos du Panthéon, dont le prototype serait le temple de Mercure à Baïes et que Vitruve aurait réalisée dans une perspective pythagoricienne en transposant dans l'architecture la structure géométrique des trois grandes œuvres de Virgile. Nous est proposée une « lecture » originale, par strates, du Panthéon, dont chacun des livres du *De Architectura* représenterait un aspect en rapport avec une des sciences

pythagoriciennes : les sept arts libéraux-le *triuium* et le *quadriuium* : grammaire (livre I), dialectique (II), rhétorique (III), mathématique (IV), musique (V), science de la divinité (VI), sphéricité (VII) et les trois sciences supérieures : physique, métaphysique (alchimie), connaissance des eaux (VIII), morale-philosophie-gnomonique (IX), science de la divinité, mouvement circulaire et applications mécaniques (X). Une deuxième strate correspondrait aux dix membres de l'Hélicon, Apollon et les Muses, associés aux dix Arcadiens (le cercle d'Auguste) ; dans une troisième strate le Panthéon serait pris comme paradigme.

Cette réhabilitation de la personnalité et de l'œuvre de Vitruve, trop décriées, entraînerait une réappréciation de l'histoire de l'architecture, des connaissances concernant la hiérarchie des disciplines, du savoir des Muses, des notions portant sur le cercle d'Auguste, la naissance de l'empire, la chaîne de la Tradition. On ne saurait nier l'importance des élucubrations philosophiques en relation avec l'édification de l'empire romain, les rapports de la pensée philosophico-religieuse avec la littérature et les beaux-arts, dont on a de nombreux autres exemples (signification de l'obélisque-gnomon du gigantesque cadran solaire d'Auguste, symbolique des nombres, place de l'orientation), mais on ne peut ignorer les données archéologiques et les possibilités techniques des règnes successifs, que l'auteur néglige résolument (p. 1, allusion aux nombreuses briques estampées et datées du Panthéon). Après l'incendie de 110 le monument actuel est bien dû à Hadrien. Bibliographie littéraire et philosophique, le monument (succincte), Dante, le pythagorisme et l'hermétisme.

Raymond CHEVALLIER.

Jean-Christophe DE NADAÏ, *Rhétorique et poétique dans la* Pharsale *de Lucain. La crise de la représentation dans la poésie antique* (Bibliothèque d'Études Classiques 19) : Louvain-Paris, Peeters, 2000, 363 pages.

Voici un ouvrage qui a le grand mérite de renouveler une question souvent abordée à propos de Lucain, celle des rapports entre poésie, histoire et rhétorique, en présentant la *Pharsale* comme une épopée dont le sujet, par sa nature même, l'horreur des guerres civiles, est à l'origine d'une rupture poétique, entraînant une véritable « crise de la représentation ». C'est donc à partir de cette hypothèse originale que J.-Ch. DE NADAÏ a entrepris d'analyser l'œuvre de Lucain, en se référant constamment à ses illustres prédécesseurs : Virgile bien sûr, Horace, mais aussi à la poésie tragique, avec notamment l'*Œdipe Roi* de Sophocle, de manière à faire apparaître la singularité profonde de l'auteur julio-claudien. C'est dire que ce travail constitue non seulement une lecture novatrice de Lucain, mais également, à l'image même de la *Pharsale* dans laquelle J.-Ch. DE NADAÏ va jusqu'à voir une « immense allégorie » de la parole poétique, une authentique réflexion sur la nature et l'évolution de la poésie romaine.

Une première partie confronte l'œuvre à la *Poétique* d'Aristote, dont de larges passages sont fréquemment cités. La mise en relief d'une triple temporalité, la présence d'un poète fictif qui ne se confond pas avec l'auteur de la *Pharsale* permettent de mieux définir un projet poétique dans lequel la violence du réel rend impossible toute fuite, toute évasion et aboutit à une « évidence de monstrueux » excluant tout pathétique et, par là, toute *catharsis* : l'épisode des reptiles de Libye, au chant IX, particulièrement bien analysé, en est la parfaite illustration. Dans cet univers dominé par le hasard, où la parole oraculaire est elle-même déchue, et qui

n'exprime plus que le désordre et le non-sens du monde, seule demeure une poésie de la mort et des noms, le sublime d'un chant qui « n'enseigne rien d'autre que l'aveugle violence d'une réalité où s'anéantit à jamais la Rome républicaine, lieu de toute vérité ».

Une deuxième partie consacrée aux personnages de la *Pharsale* présente César comme « un être de désir maître d'illusion », dont le discours, malgré le masque, révèle la duplicité. La théâtralité n'est pas non plus absente du personnage de Pompée dont la mort, véritable spectacle, constitue le dernier rôle. Quant à Caton, chez qui vertu et sensibilité coexistent, loin d'incarner la parfaite orthodoxie stoïcienne, il apparaît comme animé par des contradictions : J.-Ch. DE NADAÏ montre comment, pour échapper à la folie que représente l'abstention, il se résout, au nom même des dogmes du Portiques, à prendre part au *furor* de la guerre civile. Enfin, deux épisodes antinomiques, la reddition d'Ilerda, dans lequel l'auteur voit un *exemplum* épicurien, et le suicide de Vulteius, dont le caractère stoïcien lui paraît moins affirmé que la part du *furor* et de la théâtralité, trouvent leur unité dans « la pensée de la mort » qui soustrait les acteurs à la scène des guerres civiles, et dans l'impossibilité d'en dégager la moindre finalité ou un quelconque enseignement.

Ces analyses confirment donc l'hypothèse de départ, cette crise de la *mimêsis*, de la représentation, accompagnant la disparition de la poésie mythologique que symbolise le spectacle des ruines de Troie, un espace troyen devenu, sous les yeux de César, « le glorieux empire de la mort », l'unique royaume de la mémoire et des ombres. Dépassant les critiques habituelles envers les outrances ou « l'enflure » de Lucain, cette étude brillante et subtile, au style soutenu, dont la recherche, n'excluant pas cependant quelques « tics », peut confiner parfois à l'obscurité, propose sans aucun doute de la *Pharsale* une interprétation qui fera date, un éclairage nouveau qui restitue toute la complexité et la profondeur d'une œuvre elle-même novatrice. On peut néanmoins lui reprocher de faire peut-être la part un peu trop belle à la rhétorique, au détriment du politique et du philosophique, et déplorer l'absence dans la bibliographie, au demeurant très riche, de quelques travaux récents, notamment celui d'A. LOUPIAC sur *La poétique des éléments dans la* Pharsale. Un lexique des termes de la poétique et de la rhétorique complète heureusement le travail, mais il est regrettable que de trop nombreuses « coquilles » viennent déparer un ouvrage dont la qualité et l'intérêt sont indiscutables.

Régine CHAMBERT.

Annic LOUPIAC, *La poétique des éléments dans la « Pharsale » de Lucain* (collection Latomus, 241) : Bruxelles, Latomus, 1998, 235 pages.

L'auteur de cet ouvrage, ancienne élève de J. BEAUJEU et de J.-P. NÉRAUDAU, nous propose ici le condensé d'une thèse de 3e cycle (publié avec le concours de l'Association G. Budé) dont elle a fait paraître un résumé dans le *B.A.G.B.* 3, 1991, p. 247-266.

Il s'agit d'une étude qui se découpe en trois parties : I. *Situation des quatre éléments* (p. 23-44) ; II. *Formes et attributs : typologie des éléments* (p. 45-144) ; III. *Signification des éléments* (p. 145-212). Une conclusion générale fait la synthèse des conclusions de chaque partie. Deux annexes et un index des passages cités complètent cet ensemble. Près de 90 ouvrages et articles sont mentionnés dans la bibliographie qui s'annonce d'ailleurs « sélective » et s'arrête à l'année 1983.

Dès l'introduction, l'auteur s'interroge sur la personnalité de Lucain et sur l'importance particulière des éléments dans son épopée : elle rappelle leur symbolique d'après l'analyse des modernes et évoque les occasions où ils interviennent dans la *Pharsale* (descriptions, narrations, métaphores et comparaisons). Elle fait aussi le point sur les travaux essentiels concernant Lucain, retenant comme les plus utiles pour sa recherche les ouvrages et articles de O. S. DUE, M. P. O. MORFORD et F. AHL, ainsi que ceux de E. de SAINT-DENIS, C. W. MENDELL, P. GRIMAL et J. THOMAS.

Dans la première partie, il s'agit de percevoir dans quelle mesure Lucain est fidèle au système stoïcien de la représentation des quatre éléments, notamment au rôle primordial du feu et aux eaux originelles. De plus, les points géographiques ou astronomiques sont souvent désignés par les éléments. En fait, l'auteur conclut que « Lucain utilise le vocabulaire de la pensée stoïcienne, mais pour mieux les subvertir par son pessimisme et les transcender par sa poétique » (p. 44).

La deuxième partie comprend quatre chapitres correspondant à chacun des éléments intervenant dans l'épopée : l'air est évoqué tantôt en mouvement, tantôt dans l'immobilité ; la terre fertile et solide s'oppose à la terre infertile et décomposée, maudite ou réservoir de forces ; l'eau, source de vie ou simple décor, contraste avec l'eau, force redoutable ou force de décomposition et sujette à souillure ; les feux naturels s'opposent enfin à ceux qu'allument les hommes, ils suggèrent nombre de métaphores au poète.

La troisième partie s'attache à la signification des éléments : c'est d'abord le combat des éléments entre eux qui est mis en avant, « à l'image du monde humain déchiré par la guerre civile », puis les souillures et les sacrilèges que subissent les éléments pervertis par la guerre civile, les fléaux naturels engendrés par les éléments et les angoisses de Lucain devant les divers visages de la mort. Le dernier chapitre met en valeur le portrait des trois héros principaux, Pompée, César et Caton, à travers la poétique des éléments.

La conclusion répond aux questions posées dans l'introduction et souligne bien l'originalité d'un jeune poète qui connaît certes tous les « systèmes » et à l'évidence est imprégné de culture classique, mais ne les utilise que pour mieux s'en démarquer.

On appréciera dans cet ouvrage la large culture de l'auteur qui rapproche l'œuvre unique qui nous reste d'un jeune poète d'une grande famille d'écrivains (de Dante à Malraux), de musiciens (Mozart ou Beethoven) et de peintres (de Vélasquez à Picasso) : ces correspondances — qui demanderaient parfois plus de nuances — soulignent toutefois le caractère universel du génie de Lucain.

Les références à d'illustres devanciers grecs et latins ne manquent pas non plus : l'analyse de la célèbre comparaison concernant Pompée (p. 48-49) et celle de la tempête du chant V (p. 90-94) en sont de bons exemples.

L'utilisation des critiques précédents est faite le plus souvent de manière judicieuse : la *contaminatio* entre P. GRIMAL et F. AHL à propos de la terre d'Afrique est tout à fait pertinente (p. 72 sq.).

Les pages concernant les rapports entre les trois héros de l'épopée et les éléments sont particulièrement suggestives : en face d'un Pompée subissant son destin, devenant la proie des éléments au propre et au figuré, quelle opposition admirable entre un César vainqueur des éléments par son *furor* et un Caton qui les domine par sa *uirtus* !

Quelques réserves méritent toutefois d'être apportées : la première tient au sujet lui-même et au plan choisi qui impliquent la distinction entre des éléments

qui sont le plus souvent indissociables : l'exemple de la tempête est caractéristique à cet égard, mais, plus généralement, il ne peut en être autrement sous la plume d'un poète pour qui le retour au chaos est une menace permanente. La seconde réserve tient au manque de distinction très nette entre les éléments intervenant réellement dans l'action et leur utilisation imagée.

On regrettera quelques maladresses comme le commentaire de textes non cités (e.g. p. 47 et 86), des répétitions (comme E. de SAINT-DENIS, p. 84 et 91).

Enfin, les doutes émis sur le stoïcisme de Lucain ne peuvent que susciter la discussion. On peut aussi, dès maintenant, constater son rôle éminent dans l'évolution de l'épopée romaine avec l'exemple de Stace qui, dans la *Thébaïde*, suivra explicitement l'exemple de Virgile, mais implicitement aussi celui de Lucain.

Il reste que cette étude apportera à tous les admirateurs de Lucain des analyses suggestives et des perspectives stimulantes et contribuera à souligner le caractère universel d'une œuvre où le jeune poète a fait vibrer plus d'une corde de son arc... plutôt que de sa lyre !

A. M. TAISNE.

Maria PLAZA, *Laughter and derision in Petronius'* Satyrica, Acta Universitatis Stockholmiensis XLVI : Stockholm, Almqvist & Wiksell International, 2000, XII-227 pages.

Tout livre consacré au *Satyricon* se doit de prendre position sur l'éternelle « question pétronienne », dont la solution commande souvent la lecture de l'œuvre ; celui-ci, qui est issu d'une thèse soutenue à l'Université de Stockholm, n'échappe pas à la règle. Dans un bref exposé liminaire, l'auteur exprime sur ce point à la fois une certitude et un doute : il est indubitable, estime (un peu hâtivement) Maria PLAZA, que le *Satyricon* est d'époque néronienne ; en revanche son attribution au célèbre courtisan de Néron n'est qu'une hypothèse, qui attend toujours d'être démontrée ; l'auteur conduira donc ses analyses sans prendre en considération la personnalité de l'écrivain, puisque celle-ci nous demeure inconnue : c'est, dirons-nous, la sagesse même — une sagesse dont font rarement preuve les spécialistes de Pétrone ! Par ailleurs, Maria PLAZA, tout en estimant (à juste titre) que le titre du roman, à orthographier avec un *y*, doit être interprété comme un génitif grec, complément de *libri* sous-entendu et signifiant à peu près « histoires de débauchés », pense (ici encore non sans raison) que ce titre peut aussi faire allusion, par une sorte de jeu de mots, au genre latin de la *satura*.

Cette ambivalence du titre ne fait, au demeurant, qu'annoncer celle qui caractérise le roman tout entier et, plus encore peut-être, les différents rires qui y éclatent d'un bout à l'autre. C'est, en effet, à une analyse détaillée de tous les passages du roman où le rire est explicitement mentionné par les termes *risus*, *ridere* et leurs dérivés, que procède l'auteur, après un chapitre où sont passées en revue les différentes interprétations qui ont été proposées du *Satyricon* — ou des *Satyrica* (autrement dit « les *Satyriques* »), comme elle l'écrit de préférence. Ces passages, que Maria PLAZA a le mérite d'être la première à répertorier de la sorte, sont au nombre de trente et un : six apparaissent dans les épisodes précédant la *Cena*, quatorze dans celle-ci et onze dans les épisodes suivants. De ces analyses, qui sont conduites dans la lignée des travaux de Louis CALLEBAT, et dont il faut louer la richesse, la précision et l'intelligence, il ressort que le rire pétronien se caractérise par une double ambivalence : d'abord une ambivalence « thématique », qui

tient au fait que les personnages dont on rit sont eux aussi des rieurs et que la dérision s'exerce en deux sens opposés, puisque les railleurs sont eux-mêmes raillés — ce qui est particulièrement net dans la *Cena*, où Encolpe et ses compagnons se moquent des affranchis, aux yeux desquels ils sont eux-mêmes risibles; ensuite une ambivalence « générique », due au fait que le comique des *Satyrica* relève conjointement de la satire et du mime — la première tournant en dérision les mœurs et les comportements des personnages et/ou des milieux sociaux, tandis que le second englobe dans la même dérision l'ensemble des personnages, dont aucun n'est le porte-parole de l'auteur et qui sont tous comiques pour une raison ou pour une autre. Particulièrement intéressante est ici l'analyse du personnage d'Encolpe, qui est caractérisé par une formule heureuse et elle-même ambivalente : il est « le narrateur impuissant », et cela d'abord en tant que personnage (s'agissant à la fois de son impuissance sexuelle et de son incapacité à maîtriser les événements), ensuite en sa qualité même de narrateur, puisqu'il ne parvient pas à dégager le sens de ces événements et à imposer au lecteur sa propre vision des choses.

Tout cela est fort bien vu et excellemment exprimé, et l'on regrettera seulement que le livre de Maria PLAZA ait été achevé trop tôt pour que son auteur ait pu prendre en compte celui de Delfim FERREIRA LEÃO, *As Ironias da Fortuna : satira e moralidade no* Satyricon *de Petronio* (dont nous avons rendu compte ici même il y a un an), non plus que de notre propre livre sur Pétrone, paru la même année et mettant lui aussi l'accent sur les notions fondamentales d'ambivalence et d'ambiguïté. S'il ne peut évidemment être question de le lui reprocher, on peut en revanche s'étonner qu'elle semble ignorer l'ouvrage de Joël THOMAS, *Le dépassement du quotidien* (chez Virgile, Pétrone et Apulée), où la dérision pétronienne est analysée de façon tout à fait pénétrante. Cette réserve faite, on ne peut que se réjouir de cette publication, qui constitue un très précieux apport aux études pétroniennes.

René MARTIN.

Antonio STRAMAGLIA, *[Quintiliano] I gemelli malati : un caso di vivisezione* (*Declamazioni maggiori*, 8). Introduction de L. GRECO : Cassino, Edizioni dell'Università degli Studi di Cassino, 1999, 149 pages.

Ce livre s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche plus vaste, conçu à l'Université de Cassino, et qui a pour objet la publication d'une traduction complète, fondée sur un texte entièrement revu, des *Déclamations Majeures* attribuées à Quintilien. Cette entreprise doit être assortie d'études individuelles complémentaires : A. STRAMAGLIA a ainsi choisi de présenter une édition/traduction minutieusement introduite et annotée de la VIII^e^ Déclamation. L'établissement du texte n'est pas l'objectif premier de l'ouvrage, qui se fonde sur l'édition désormais classique de L. HÅKANSON et signale simplement tout choix textuel différent de son modèle. La traduction (la première moderne en langue italienne) est précise et soignée, et l'auteur prend soin de justifier toute interprétation personnelle par une note.

A. STRAMAGLIA n'oublie pas d'évoquer de manière liminaire l'histoire de l'œuvre et les multiples problèmes (datation, origine, etc.) qu'elle a posés aux philologues. L'existence de concordances (dont le livre dresse une liste exhaustive) entre la VIII^e^ et la V^e^ Déclamations apporte un élément intéressant au débat, car

elle tend à prouver que celles-ci ont été composées par deux auteurs appartenant à la même école de rhétorique, voire même peut-être par un seul. L'ouvrage s'attache pourtant moins à reproduire les éléments traditionnels de la discussion sur la VIII[e] Déclamation qu'à en isoler les aspects les plus insolites. L'intérêt principal du texte ne réside pas dans son argument (qui, comme le veut le genre, est à la limite du vraisemblable et joue beaucoup sur l'horrible et le pathétique : un père est accusé par son épouse d'avoir assassiné l'un de leurs jumeaux tombés gravement malades ; pour sauver au moins l'un des deux, il avait en effet accepté la proposition d'un médecin qui se faisait fort d'en guérir un si on lui permettait de pratiquer la vivisection sur le second pour découvrir l'origine de leur mal commun ; l'auteur de la Déclamation soutient la cause de la mère, rendue folle de douleur par les souffrances endurées par le jumeau sacrifié) ni dans sa structure (qui respecte scrupuleusement les règles de la *controuersia*) mais plutôt dans les thèmes qu'il aborde : si certains sont des lieux communs de la rhétorique antique (dureté et insensibilité des pères face aux maux de leurs enfants, incapacité des femmes à protéger leur progéniture du despotisme de leurs époux, etc.), d'autres, comme la vivisection et la gémellarité, sont beucoup plus originaux. L'introduction du livre, rédigée par Lorenzo GRECO, montre que ces deux sujets retenaient autant l'attention dans l'Antiquité qu'à notre époque. La vivisection suscitait déjà de très grandes réserves : la médecine grecque avait toujours volontiers disséqué des êtres vivants ; il existait néanmoins, parmi les médecins eux-mêmes, un courant d'opinion qui réprouvait la barbarie de cette pratique. L'auteur de la Déclamation avait quelques connaissances médicales et était manifestement au courant du débat qui opposait l'école dogmatique (partisan de la vivisection) à l'école empirique (contre) ; il reprend avec précision les arguments de cette dernière et clôt son réquisitoire contre le père par une description particulièrement réaliste, unique par sa précision médicale, de la vivisection du jumeau sacrifié.

L. GRECO se fait également l'écho de l'admiration dont était entourée à Rome la naissance d'un couple gémellaire, considérée comme un événement particulièrement faste, ainsi que des spéculations (astrologiques, médicales, etc.) auxquelles celle-ci donnait lieu. Les points principaux de son analyse historique et littéraire sont repris et développés dans les notes du texte par A. STRAMAGLIA, puis complétés par une bibliographie exhaustive.

On garde de cet ouvrage l'impression d'un travail sérieux, qui met une œuvre difficile et peu traduite à la portée des chercheurs et des étudiants désireux de se familiariser avec la déclamation latine, les thèmes qu'elle abordait et sa manière de les traiter.

A. MOLINIER-ARBO.

F. RIPOLL, *La morale héroïque dans les épopées latines d'époque flavienne. Tradition et innovation* : Louvain, Peeters, 1998, VIII-616 pages.

Je féliciterai d'abord M. RIPOLL pour ce travail ambitieux et, je dois dire, attendu sur les épopées flaviennes, car ces poèmes, malgré le renouveau d'intérêt qu'ils suscitent depuis quelques décennies, demeurent, en France du moins, assez mal connus ; le mérite de l'auteur est d'ailleurs d'autant plus remarquable que son projet embrassait les trois épopées à la fois dans un vaste effort de synthèse, ce qui supposait une connaissance parfaite de chacune d'elles ainsi qu'une exploration bibliographique très étendue. Le sujet de la thèse, la *morale héroïque*, aborde des

problèmes généraux et spécifiques fondamentaux qui sont exposés et étudiés dans le cadre d'un plan solide et clair que le lecteur suit aisément, aidé en cela par un langage précis et une présentation matérielle impeccable.

Pour commencer, le thème dynastique (succession héroïque et filiation divine) puis quelques figures emblématiques des vertus actives comme Hercule et Mars; ensuite les valeurs propres de la morale épique: *cupido laudis, pietas et uirtus* et les divers thèmes éthiques replacés dans le climat moral et intellectuel de l'époque flavienne comme *iustitia, clementia, moderatio*. Enfin, dans une dernière partie, l'auteur tente une mise au point sur les rapports entre cette morale épique et l'idéologie impériale du moment.

Dans chacune des divisions et articulations de ce plan les *Argonautiques* de Valerius Flaccus, la *Thébaïde* de Stace et les *Punica* de Silius Italicus sont tour à tour étudiées comparativement avec un soin et une précision exemplaires et une méthode très sûre également pour montrer au lecteur la superposition des ressemblances thématiques et des différences inhérentes au choix du sujet et au contenu des œuvres.

L'imitation de Virgile, la valeur paradictique de l'*Énéide* ont fait l'objet d'une attention scrupuleuse de la part de F. RIPOLL, qui met en lumière ce que ces épopées ne doivent pas directement à leur prestigieux modèle, ce qu'elles ajoutent d'original ou ce qu'elles effacent au contraire dans la *dispositio* ou le contenu de certains épisodes et notamment dans la peinture des caractères héroïques au vu des situations variées où ils se trouvent. Lucain non plus ni Sénèque ne sont omis ou sous-estimés dans ces analyses pertinentes sur lesquelles bien sûr je ne peux m'attarder. Le jugement de F. RIPOLL m'a paru presque toujours juste et l'on appréciera particulièrement les pages consacrées à Hercule comme actant ou comme comparant; la double appartenance générique de la *Thébaïde* à l'épopée et à la tragédie me paraît évidente, bien que l'héroïsme féminin n'y soit pas assez souligné dans les deux camps, mais la partie la plus forte de la thèse est réservée à la fin: quelle est la place faite au stoïcisme dans chacune de ces épopées? Dans quelle mesure présentent-elles une axiologie héroïque qui soit à l'image du prince ou qui, à l'inverse, nous en donnerait une représentation idéale? Sur ces deux points, la réponse est prudente ou franchement négative: ni Valérius ni Stace ni Silius ne se sont alignés sur les thèses du Portique et le prétendu stoïcisme des *Punica* n'est en réalité qu'une exaltation de la *uirtus romana* incarnée par Scipion. On chercherait vainement, d'autre part, un modèle politico-idéologique valable dans les héros de Stace (Ménécée, Corèbe, Thésée) ou de Valerius (Jason). Encore moins faudrait-il interpréter la *Thébaïde* (avec Créon surtout et Étéocle) comme une allégorie du pouvoir tyrannique exercé à Rome par Domitien. L'auteur a raison de croire que nos trois poètes étaient sincèrement attachés à l'Empire tout en refusant à la *gens Flauia* l'honneur d'une dynastie mystique et mythique comparable à celle que Virgile reconnaît aux descendants d'Énée.

Finalement la morale héroïque qui se dégage de nos trois épopées flaviennes n'est ni d'essence religieuse ni de caractère nationaliste à l'imitation du modèle virgilien: la conquête du monde par Rome. Scipion n'est que le défenseur d'une patrie menacée de l'extérieur et profondément meurtrie. Il s'agirait bien plutôt d'une morale individuelle fondée sur la clémence, le courage et l'humanité.

F. RIPOLL a traité son sujet en prenant la morale héroïque non comme le point d'aboutissement d'une longue histoire littéraire mais comme un tout constitué *ab origine*, c'est-à-dire depuis Homère. Son travail eût beaucoup gagné à présenter, au début, quelques réflexions sur la notion même de « morale » dans l'épopée, à

montrer quels rapports existent ou unissent la morale et la guerre depuis l'*Iliade*, car le motif de la guerre « juste » est finalement central dans la thèse proposée. La guerre, dans l'Antiquité, n'est pas un mal en soi ; elle est quotidienne, elle fait partie des mœurs malgré son cortège de malheurs et de souffrances ; le problème est de décider si la cause que l'on défend à ce prix par les armes est bonne ou mauvaise. Or, chez Homère, cette question ne se pose pas. Même si l'expédition contre Troie se justifie (non pas d'ailleurs au nom d'un principe moral clairement revendiqué) par le scandale de l'enlèvement d'Hélène, le poète décrit les combats entre Achéens et Troyens sans haine, sans partialité, tenant la balance égale, me semble-t-il, entre les deux camps sans choisir l'un plus que l'autre. C'est surtout à partir de Pindare et d'Eschyle que le sentiment religieux se développe : « hybris » et « némésis », condamnation de l'orgueil et de la démesure que punissent les dieux. Or nous savons que la tragédie et l'*épos* sont deux genres très apparentés. Platon reprochera ensuite à Homère d'avoir conçu des héros nuisibles à la bonne éducation des gardiens mais le concept d'une guerre « juste » est en réalité d'inspiration romaine. Il se fonde sur un a priori historique et national d'après lequel tout ennemi de Rome est aussi celui du poète épique et de son public : tradition qui remonte sans doute à Ennius et à Naevius avant de s'épanouir pleinement avec Virgile. Dans l'*Énéide*, à la différence de l'*Iliade*, il y a bien deux camps, mais celui des alliés d'Énée qui sont estimables (Évandre) et celui des ennemis d'Énée qui doivent être condamnés (Turnus). Lucain, on le sait, va plus loin encore dans cette dichotomie de l'éthique politique qui s'opère pleinement dans le *Bellum ciuile*.

Les épopées flaviennes ne s'écartent pas de ce schéma bifide étranger à Homère, mais la question se posait de sélectionner différents types d'ennemis à combattre, différents types de héros justiciers défendant la bonne cause. Et, dès lors, il n'est plus possible, je crois, de ne pas faire un sort à part aux *Punica* de Silius qui s'inspirent de faits réels, historiques (*logos*), tandis que chez les deux autres, la *Thébaïde* et les *Argonautiques*, les sujets sont pris dans la légende (*muthos*). Pour Silius, c'était tâche aisée en raison d'Hannibal, figure emblématique du mal. Ailleurs il fallait arbitrairement choisir un antagonisme crédible dans la panoplie des figures épiques en rapport avec le sujet. D'où ces tyrans autocrates, fourbes ou sanguinaires comme Pélias, Éétès, Étéocle et Créon, auxquels il fallait bien opposer un *propugnator* acceptable doué justement de ces vertus que F. RIPOLL a si bien décrites.

Un dernier point : qu'attendait le public du Ier siècle du genre épique face au déclin de la Tragédie ? Que représentait pour un Romain de ce temps la mythologie héroïque dont les poètes étaient abondamment nourris dès l'école et notamment par la lecture d'Ovide ? Peut-être eût-il été bon de regarder du côté de Juvénal et, d'une façon plus générale, des goûts et des publications littéraires du temps pour décider s'il s'agissait là d'un pur et simple divertissement « gratuit » dans le cadre des lectures publiques (et aussi de quel public ?). Un regret encore : l'absence d'un Index des noms propres pour faciliter les références.

Je voudrais pour conclure féliciter encore M. RIPOLL pour son travail si constructif et si utile aussi, pour le choix d'un sujet particulièrement intéressant et riche et pour l'ampleur des connaissances qu'il imposait. Une ambition certes menée à bien, un beau livre aussi que tout lecteur ayant « la tête épique » aura plaisir à parcourir.

Roger LESUEUR.

Fernand DELARUE, *Stace, poète épique. Originalité et cohérence* : Louvain-Paris, Peeters, 2000, VIII et 453 pages.

Ce livre est la refonte d'une thèse soutenue en 1990 : c'est dire que l'auteur ne s'est pas contenté d'ajustements, mais que l'ensemble a été profondément repensé, on pourrait même dire « remédité ». Le sous-titre donne d'emblée les deux grandes parties de l'ouvrage : une mise en relation des deux épopées de Stace avec les grands modèles et une analyse systématique de la *Thébaïde*, dans sa forme comme dans son contenu.

La question de l'intertextualité ne se pose pas de la même façon selon les auteurs imités. Les modèles majeurs de la *Thébaïde* sont naturellement Homère, qui demeure malgré tout lointain, Virgile et Lucain : là, l'imitation est structurelle et elle donne à voir l'évolution du genre épique. Il en va autrement pour Callimaque, dont on ne peut apprécier l'influence que partiellement, et surtout de Sénèque, dont la pensée informe l'univers moral de Stace. On saura gré tout particulièrement à F. DELARUE d'avoir fait de nombreux rapprochements non seulement avec les tragédies — ce qui va de soi — , mais d'avoir exploité largement l'œuvre philosophique de Sénèque, notamment les fragments, qui se révèlent très éclairants pour tout ce qui concerne la perception du divin. Concernant Virgile, en revanche, on pourra s'interroger sur ce qu'il appelle la « technique de l'inversion » : si Stace raconte une destruction là où Virgile présentait une construction, n'est-ce pas plus par une nécessité interne, liée à son expérience personnelle, que par la volonté d'imiter en inversant, à seule fin de créer la surprise nécessaire au plaisir du lecteur ?

La seconde partie commence par un chapitre qui met en parallèle la *Thébaïde* et l'*Achilléide*. F. DELARUE reprend et développe là un article ancien, qui s'appuyait sur Aristote pour interpréter la *Thébaïde* comme une épopée simple et pathétique et l'*Achilléide* comme une épopée complexe et éthique. Une conséquence de cette thèse — démontrée de façon très convaincante — est l'absence d'*ethos* véritable, c'est-à-dire de psychologie, dans la *Thébaïde*. Puis vient une étude approfondie de cette épopée, envisageant successivement le sujet de l'œuvre, le surnaturel dans ses aspects « démoniques », les dieux (*Superi et Inferi*), les nouvelles valeurs qui sont rassemblées sous une rubrique *Humanitas* (ce terme n'étant pourtant pas employé par Stace lui-même) et enfin la composition de l'épopée.

Dans le foisonnement des thèmes traités, qui sont tous importants, je retiendrai quelques questions qui engagent au plus haut point l'interprétation de l'œuvre. Pour F. DELARUE, Jupiter tient véritablement tout dans ses mains. Le plus intéressant est sans doute l'idée d'une évolution du roi des dieux, parallèle, du reste, à une évolution de Junon : tous deux perdent peu à peu de leur agressivité et c'est tout à fait consciemment que Jupiter laisse Thésée accomplir son plan (F. DELARUE exploite même les vers IX 517-518 pour montrer que l'intervention finale du héros était programmée par Jupiter). On sera peut-être moins facilement convaincu que tout, dans la *Thébaïde*, dépend des rapports de « vieux couple » entre Jupiter et Junon, si séduisantes que soient les analyses du *concilium deorum* : « l'intertextualité est diégétisée », le Jupiter de Stace répondant à la Junon d'Homère ou de Virgile, avec une pointe d'humour ovidien. Quant aux rapports entre Jupiter et les dieux d'en bas, pour F. DELARUE il n'y a pas d'hésitation : les seconds sont soumis au premier, Pluton prolongeant l'action de Jupiter et les Furies étant finalement, comme Euménides, au service de son plan. À vrai dire, aucune réponse ne nous semble définitive sur cette question qui restera sans doute toujours ouverte.

À propos de Tisiphone se pose la question de son statut : divinité autonome ou expression allégorique de sentiments humains ? La question a souvent été débattue et F. DELARUE tente de concilier les deux grâce à la notion de fantastique : on est à la frontière entre le cauchemar et le merveilleux. Le terme de fantastique ainsi que celui d'ambiguïté sont également utilisés à propos de la pluralité des hypothèses, c'est-à-dire du recours à la formule *siue... siue*. Pour F. DELARUE, toutes les motivations évoquées sont vraies à la fois. Une telle ambiguïté, délibérée, est-elle concevable dans une épopée antique ? F. DELARUE a le mérite de poser la question et d'ouvrir des horizons nouveaux.

Il s'engage, enfin, clairement dans une interprétation politique de l'épopée : Thésée est Domitien. Pour Stace, dit-il, la guerre civile (celle dont parle Lucain) appartient à un autre monde et seule se pose la question du bon prince : d'où l'importance accordée à la clémence. On le suivra volontiers sur cette voie.

Affirmer, comme le fait F. DELARUE dans sa conclusion, que « le référent de la *Thébaïde* n'est plus la réalité, mais la poésie », c'est faire de cette épopée d'abord un jeu littéraire. Or c'est bien la question qui se pose : l'intertextualité est-elle première ? le poète vise-t-il d'abord à rivaliser avec ses modèles ? ou le choix d'écrire une épopée correspond-il au contraire au désir premier d'exprimer une conception du monde ? La réponse de F. DELARUE va dans le premier sens, mais il n'a garde de négliger le second. Ses analyses sont toujours nuancées, au risque de la complexité. On peut dire que celle-ci reflète la complexité de la *Thébaïde* elle-même.

Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY.

Debra HERSHKOWITZ, *Valerius Flaccus' Argonautica. Abbreviated Voyages in Silver Latin Epic* : Oxford, Clarendon Press, 1998, 301 pages.

La jaquette déclare que « a full-length study devoted to the *Argonautica* has not been published in English for over 100 years ». Je suppose que c'est une allusion à l'intéressant opuscule de W. C. SUMMERS, *A Study of the Argonautica of Valerius Flaccus*, Cambridge, 1894 (76 p.), qui examine d'une façon succincte et claire de nombreuses questions philologiques et littéraires. Le présent livre est une étude exclusivement littéraire censée faire fonction d'introduction à l'étude d'un auteur très difficile. L'étude est très riche, très informée et, sur le fond, bien orientée : l'auteur est au fait des techniques modernes d'analyse littéraire et montre partout sa conscience du fait que les *Argonautiques* sont un intertexte et constituent un tout où les parties se répondent entre elles. Toutes les problématiques littéraires et les manies modernes (clôture et réflexivité du texte, jeux de l'auteur avec le lecteur, etc.) se retrouvent dans ce livre, appliquées au poème de Valerius. Je regrette beaucoup que l'auteur ait adopté un mode d'exposition et d'expression éclaté et diffus, qui peut à l'occasion couvrir d'une abstraction faussement conceptuelle un traitement très allusif, sommaire et superficiel (ainsi celui de la question du nombre de livres prévu par l'auteur). Il arrive trop souvent à l'auteur de verser dans le style qu'illustrent ces lignes (p. 274) : « la réaction du lecteur vis-à-vis des *Argonautiques* elles-mêmes est aussi une souple stratégie de lecture consistant à gérer un monde littéraire où les forces de l'intertextualité fonctionnent comme une sorte de méta-dissimulation avec laquelle le lecteur doit être d'intelligence, si lui ou elle doit avoir un rapport satisfaisant avec le texte. » Tous les passages cités en langue originale sont traduits. Le livre se termine sur une abondante bibliographie.

G. LIBERMAN.

Peter SCHENK, *Studien zur poetischen Kunst des Valerius Flaccus. Beobachtungen zur poetischen Kunst des Valerius Flaccus*, Zetemata Heft 102 : Munich, Beck, 1999, 450 pages.

Le thème de la guerre occupe une place importante dans tout poème épique antique, et en particulier dans les *Argonautiques* de Valerius Flaccus. Dans son étude littéraire, qui est une « Habilitationsschrift », M. SCHENK inventorie, analyse, résume et caractérise avec conscience mais sans force les épisodes de ce poème qui se rapportent d'une manière ou d'une autre à la guerre, leur introduction, leur composition, leurs modèles grecs et latins, le rôle des dieux, leurs assemblées, les combats singuliers des hommes etc. L'auteur n'envisage guère les aspects stylistiques, et il est frappant que le nombre et l'ampleur des citations du texte latin soient très réduits.

G. LIBERMAN.

Gesine MANUWALD, *Die Cyzicus-Episode und ihre Funktion in den Argonautica des Valerius Flaccus*, Hypomnemata Heft 127 : Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1999, 292 pages.

Ce livre est la version publiée d'une « Dissertation » sur l'épisode de Cyzique, qui occupe la fin du chant II et les v. 1-458 du chant III des *Argonautiques*. Le poète latin donne un tour particulier à l'histoire de la négligence criminelle qui amène les Argonautes à massacrer, à la suite d'une erreur de trajet, leurs anciens hôtes identifiés trop tard, et fait des héros souillés l'objet d'un rituel de purification remarquable conduit par le prêtre d'Apollon Mopsus, en qui on peut reconnaître, dans une certaine mesure, le XVuir C. Valerius Flaccus Setinus Balbus. L'étude littéraire de G. MANUWALD est consciencieuse, bien informée. Elle analyse ledit épisode pour lui-même et le situe bien dans l'économie générale de l'œuvre. Dans ses notes, elle discute, en prenant des positions personnelles, l'exégèse et le texte de plus d'un passage, rapidement, mais, on a plaisir à le constater, en se montrant ouverte à toutes les formes de critique d'un texte particulièrement délicat. C'est ce qui fait regretter qu'elle n'ait pas publié, en appendice par exemple, sa propre recension de l'épisode de Cyzique.

G. LIBERMAN.

John F. HEALY, *Pliny the Elder on Science and Technology* : Oxford University Press, 1999, XV-467 pages.

On a beaucoup écrit et on continue à écrire sur l'œuvre scientifque de Pline l'Ancien : articles de revues, communications de colloques, monographies diverses, l'énorme bibliographie plinienne de G. SERBAT, *A.N.R.W.* II, 32, 4 (1986), p. 2069-2200, mériterait déjà de copieux compléments. Et pourtant les travaux d'ensemble qui traitent de l'information scientifique véhiculée par l'*Histoire naturelle* se comptent sur les doigts de la main : la dernière référence fondamentale reste l'ouvrage classique de C. BAILEY, *The Elder Pliny's Chapters on Chemical Subjects*, Londres, 1929 ; à quoi on peut ajouter le volume collectif publié par R. FRENCH et F. GREENAWAY, *Science in the Early Roman Empire : Pliny the Elder, his Sources and Influence*, Londres et Sydney, 1986. C'est dire que le livre de John

F. HEALY vient à son heure ; pour la première fois depuis des décennies, un philologue spécialisé dans l'histoire des sciences et des techniques de l'Antiquité, et plus particulièrement dans l'étude de l'extraction minière et de la métallurgie, nous offre une vue d'ensemble d'une partie au moins de la science plinienne. L'entreprise était difficile et audacieuse, et l'auteur ne manque pas de prendre ses précautions dans un avertissement liminaire (p. viii) : « The present treatment, therefore, is intended to provide a *preliminary* reassessment of some of Pliny's more interesting contributions, in the fields of 'Chemistry, Physics, and Earth Sciences'. » Nous voilà donc prévenus à deux titres : il s'agit d'une part, dans l'esprit de J. F. HEALY, d'une synthèse provisoire, et d'autre part, d'un travail portant exclusivement sur ce que nous appelons les sciences de la matière, à l'exclusion des sciences de la vie (biologie végétale et animale), qui emplissent pourtant une part appréciable de l'encyclopédie plinienne. Il n'empêche : ce livre courageux et novateur appelle une lecture attentive et — disons-le tout de suite — mérite les plus grands éloges.

Les neuf premiers chapitres, 112 pages au total, servent à la mise en place. L'auteur examine d'abord les problèmes controversés liés à la vie et à la carrière de Pline ; il conclut que le savant a occupé des procuratèles en Espagne Tarraconaise et en Afrique, mais non pas en Belgique, ni en Narbonnaise, où il n'aurait voyagé qu'à titre privé. Les arguments mis en avant sont essentiellement internes, c'est-à-dire empruntés à l'œuvre elle-même, ce qui peut prêter à discussion. Mais l'attention scrupuleuse portée à toutes les étapes de la biographie de Pline ne peut surprendre que ceux qui auraient oublié qu'une telle étude nous permet de juger de l'application du principe d'autopsie, pour tous les phénomènes que l'encyclopédiste a pu observer dans les diverses régions du monde romain. La personnalité de Pline est fort bien évoquée ; p. 26, J. F. HEALY rappelle avec raison que son acharnement au travail, et la gloire qu'il s'en fait, ne sont pas seulement un trait de caractère, mais résultent d'une prise de position éthique, hostile à l'idéologie de l'*otium* à la grecque.

Les autres chapitres de cette partie introductive décrivent à grands traits l'évolution de la science antique jusqu'au temps de Pline, énumèrent ses sources selon les catégories de documents disponibles et les secteurs du savoir, décrivent l'attitude des Anciens en général, et de Pline en particulier, devant les *mirabilia*, en essayant d'évaluer la qualité de leur esprit critique, évoquent les difficultés que pouvait rencontrer un écrivain de langue latine lorsqu'il voulait rendre des concepts généralement formulés en grec, etc. Tous ces chapitres fourmillent de données intéressantes et de vues parfois neuves (p. 83 sqq., sur le vocabulaire technique de Pline ; p. 95 sqq., sur ses néologismes), mais un lecteur cartésien devra laisser le *Discours de la Méthode* au vestiaire et se laisser guider par la main, en sachant qu'il sera amplement récompensé de sa confiance.

Un très bref chapitre 10, *Science in the Natural History*, présente un classement général des sciences dont une partie servira de cadre à l'analyse ; on est ainsi introduit au cœur de l'ouvrage. La chimie vient en premier, ou du moins ce qui s'en rapproche dans l'œuvre de Pline ! car il s'agit le plus souvent d'un savoir assez rudimentaire, qui n'a que de lointains rapports avec ce qu'on enseigne aujourd'hui sous ce nom. Pline évoque de nombreuses réactions chimiques dont il ne comprend évidemment pas le mécanisme, mais que l'on peut restituer assez aisément. Nous avons particulièrement apprécié deux analyses, p. 130-133 : l'une, qui vise à démontrer la fausseté de la célèbre anecdote de Cléopâtre dissolvant une perle dans du vinaigre sous les yeux d'Antoine médusé : il ne peut s'agir que d'un sub-

terfuge de la reine ou d'une enjolivure de la tradition; et l'autre, qui démontre sur une base scientifique la faisabilité du « procédé d'Hannibal » pour faire sauter les rochers dans les Alpes, sous l'action combinée du feu et du vinaigre.

Puis c'est le tour de la physique, p. 142 sqq., avec des restrictions comparables: les principales questions abordées sont l'optique (qui avait déjà intéressé Lucrèce), les phénomènes électriques et le magnétisme, où l'incompréhension des Anciens, et donc aussi de Pline, est évidente; l'acoustique, la mécanique, où l'on rencontre le savoir-faire de Vitruve, et l'hydraulique. L'appréciation de J. F. HEALY sur cette partie du savoir plinien est néanmoins positive.

Les sciences de la terre, p. 173 sqq., sont introduites par un nouvel excursus d'ordre historique et quelques données sur les caractéristiques mécaniques (dureté, densité, etc.) des minéraux, telles que Pline a pu les appréhender. Après quoi, le chapitre 14, qui concerne les minéraux, se présente sous la forme d'une série de monographies classées par ordre alphabétique; l'information provient presque exclusivement des livres 33 à 37 de la *N. H.* Toutes les fois que cela est possible, J. F. HEALY donne la formule chimique des matières décrites; il mentionne aussi des expériences de laboratoire (p. 195) qui ont visé à vérifier l'exactitude de certaines affirmations de Pline. L'ambre et les hydrocarbures, qui sont des substances fossiles d'origine végétale, font l'objet de deux appendices; un troisième concerne les météorites. Un court chapitre 15 est consacré aux substances minérales colorantes, présentées également dans l'ordre alphabétique; l'orpiment fait l'objet d'un traitement dans les chapitres 14 et 15 à la fois.

En revanche, au chapitre 16, les gemmes et pierres précieuses n'ont droit qu'à une présentation sélective, dans l'ordre de leur apparition au livre 37 de la *N. H.*, et non dans l'ordre alphabétique utilisé précédemment; on s'interroge sur les raisons de ce changement, et on se demande même si un inventaire des pierres précieuses connues de Pline n'aurait pas mérité qu'on lui consacre un ouvrage à part. Le traitement des métaux, par contre (p. 271 sqq.), obéit à des critères strictement scientifiques et technologiques; Pline a étudié longuement les méthodes d'extraction et d'affinage ainsi que les conditions d'emploi des principaux métaux connus de son temps (or, argent, cuivre, bronze et autres alliages, étain, plomb, fer, mercure), et J. F. HEALY montre avec une grande précision tout l'intérêt du texte plinien. Par la densité de son information, ce chapitre est un des mieux venus de tout le livre.

Le chapitre 18, intitulé 'Technology', concerne en fait ce que Pline nous dit de la production du verre et du papier, ainsi que des instruments à mesurer le temps (cadrans solaires, calendriers). Nous y avons appris, au détour d'une phrase, que le théâtre tournant de Curion (*N. H.* 36, 116), décrit sans commentaire au chapitre 12, p. 165-166, était techniquement irréalisable! Le chapitre consacré à la technologie appelait un développement sur 'Pliny and the Environment': le Naturaliste peut-il être qualifié d'écologiste? J. F. HEALY nuance fortement le propos et il a raison: lorsque Pline appelle au respect de la Nature, ses motivations sont essentiellement d'ordre éthique et religieux; une assimilation excessive aux mouvements d'opinion de notre époque serait une erreur. Un ultime chapitre, en forme de conclusion, esquisse un tableau de l'influence — on pourrait dire de la fortune — de la pensée scientifique de Pline au Moyen Âge et à la Renaissance.

La présentation matérielle, quoique excellente dans l'ensemble, comporte quelques défaillances dont on ne saurait rendre l'auteur seul responsable. Le latin est parfois malmené; p. 287, ligne 11 (citation de Pline, 33, 99), lire *id unum ad se trahit* (et non *id unum se trahit*); p. 289, dans la citation de Martial, lire *prae-*

toricia (et non *praetorica*). Les citations en langues étrangères sont parfois entachées de fautes d'orthographe : les accents français, les Umlaut allemands semblent avoir posé problème (p. 80, 94, 326). Le logiciel de coupure des mots s'obstine à séparer 'liq-uid' (p. 215, 252). Enfin, p. 322, note 172, dans une citation de mon commentaire du livre 33, une faute rend mon texte inintelligible : la correction *reumenen*, au lieu de *peumenen*, se justifie évidemment par une confusion entre *P* grec (et non Π) et *P* latin.

Ces menus défauts, pas plus que la démarche parfois un peu déroutante de l'auteur, n'entament en rien les qualités pionnières et l'extraordinaire richesse du livre de J. F. HEALY. Qu'on le lise pour son plaisir et son profit ou qu'on l'utilise en passant par l'*Index Locorum* et l'excellent *General Index*, on y rencontre toujours une information abondante et sûre, d'un niveau critique élevé, mise au service d'une appréciation aussi positive que possible du savoir de Pline. Étudier l'*Histoire Naturelle* sous l'angle de son contenu scientifique, c'est écrire un chapitre de l'histoire de la science en Occident. C'est bien pourquoi la synthèse apparemment laborieuse de Pline mérite d'être comprise et correctement appréciée dans tous ses détails ; la somme de J. F. HEALY, qui est beaucoup plus qu'un « preliminary reassessment », nous y aide grandement et il convient de remercier et de féliciter son auteur.

Hubert ZEHNACKER.

Hans Jakob URECH, *Hoher und niederer Stil in den Satiren Juvenals. Untersuchung zur Stilhöhe von Wörtern und Wendungen und inhaltliche interpretation von Passagen mit auffälligen Stilwechseln* (Europäische Hochschulschriften, Reihe XV. Klassische Sprachen und Literaturen, Bd. 80) : Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt a. M., New York, Wien, Lang, 1999, 322 pages.

Le sens et le but de cet ouvrage n'apparaissent pas clairement. Si l'on s'en tient à ce qu'il nous dit dans son introduction, l'auteur veut montrer qu'à la différence des satires d'Horace dont le ton est celui du *sermo*, celles de Juvénal sont d'un caractère plus complexe, à la fois liées aux aspects de la vie quotidienne mais aussi soumises à de fortes influences littéraires, principalement celle de la poésie épique et celle de la poésie élégiaque ; cela se manifeste notamment par une différence de style entre les deux poètes. Juvénal recourt constamment, nous dit-il, à un jeu de contraste entre le style de la grande poésie, qui se manifeste notamment par l'imitation et la parodie épiques, et celui de la poésie familière et quotidienne. Cela ne saurait guère être contesté, mais H. J. URECH semble ignorer que cet aspect du style de Juvénal a déjà été étudié par divers auteurs bien connus qui ne figurent pas dans sa bibliographie ; je me bornerai à signaler l'absence dans cette dernière des études importantes de A. SERAFINI et de J. GÉRARD.

Le titre et le contenu du développement indiquent qu'en fait l'étude porte essentiellement sur le vocabulaire et les expressions utilisés. La dernière partie du livre, un peu moins du quart de l'ensemble (p. 241-294), est consacrée à une analyse, de ce point de vue, des v. 133-288 de la satire X, où l'auteur montre l'art avec lequel Juvénal pratique le mélange des tons, analyse d'ailleurs fort intéressante. Quant au reste de l'ouvrage, il consiste dans une étude très détaillée du sens et des emplois des mots et expressions des satires de Juvénal censés appartenir à chacun des deux registres : d'abord ceux de la grande poésie, p. 27-115, puis ceux de la langue vulgaire et de la poésie familière, auxquels sont joints les termes tech-

niques, médicaux surtout, et les mots d'origine étrangère, voire de la prose, p. 116-239. L'étude n'est pas limitée aux textes littéraires, mais touche aussi à la littérature murale (*graffiti*) et aux inscriptions. Pour chacun des mots, sont précisés le ou les divers sens, indiquées les occurrences, cités le ou les textes d'autres auteurs qui permettent de préciser ou nuancer les conclusions. Toutefois, rien ne nous est dit sur la manière dont sont opérés les choix et est organisé le classement des termes étudiés. En gros, il apparaît que celui-ci est d'ordre chronologique : les mots sont regroupés suivant leur date d'apparition ou de disparition dans la langue, mais on ne voit pas suivant quel principe ils sont distribués dans chacun des groupes ou sous-groupes distingués. Bref, tout cela, quoiqu'un peu confus, n'est ni sans intérêt, ni sans qualité ; mais on nous annonce une étude de style, alors qu'il s'agit en fait pour l'essentiel d'une étude sémantique de mots rares, techniques, voire témoins de certains aspects de civilisation.

L'ouvrage est complété par deux index, l'un des références de Juvénal, l'autre *uerborum* et *rerum*, et par une bibliographie dont j'ai déjà signalé les insuffisances ; au haut de la page 303 sont repris par erreur les quatre ouvrages cités au bas de la page précédente.

J. HELLEGOUARC'H.

Aldo LUISI, *Il rombo e la Vestale : Giovenale, Satira IV*, Quaderni di « Invigilata Lucernis » n° 6 : Bari, 1998, 173 pages.

Ce titre surprenant « Le turbot et la Vestale » recouvre une interprétation originale de la Satire IV de Juvénal. On y voit habituellement une parodie des réunions du sénat sous Domitien, un sénat totalement asservi à l'Empereur et bornant sa compétence à délibérer gravement sur une question ridicule : comment cuisiner l'énorme poisson pêché dans l'Adriatique ? Selon A. LUISI ce n'est pas le rôle de président du sénat de Domitien que Juvénal cloue au pilori mais sa façon scandaleuse d'exercer sa fonction de Grand Pontife. Sous la fable du poisson géant (*maximus*) se dissimulerait le procès de la Grande (*Maxima*) Vestale Cornélia, que Domitien fit exécuter en 93. L'affaire est signalée par Suétone et racontée en détail par Pline le Jeune, qui dénonce l'injustice de la procédure et du verdict. C'est à la lumière de cette interprétation que l'auteur propose une relecture de la Satire IV. Le texte est donné avec une très bonne traduction en regard et suivi d'un utile commentaire, qui éclaire bien des obscurités et met en relief les effets littéraires et leur signification. Une bonne bibliographie récente complète l'ouvrage. Mais la partie la plus innovante est le développement central, qui justifie le titre par une étude d'ensemble du poème. L'analyse de sa structure est convaincante ; il n'est plus possible de dire que le portrait de Crispinus, au début de la Satire n'est qu'un prologue, peut-être rajouté, et sans rapport avec le reste : le tableau de la page 40 fait apparaître clairement la symétrie des deux parties consacrées l'une à Crispinus, l'autre à Domitien, dans le même ordre (portrait, conseillers, poisson) ; il en ressort que les invectives contre Crispinus visent en réalité Domitien, dont Crispinus est une préfiguration. Quant à la thèse elle-même, son point de départ est le vers où le turbot est apporté au *Pontifex Maximus*, titre étonnant dans un tel contexte et qui ne peut s'expliquer que si la suite s'interprète comme une réunion de pontifes sous la présidence du Grand Pontife et dans quel but si ce n'est pour juger une Vestale ? La démonstration s'appuie essentiellement sur une comparaison lexicale de la Satire de Juvénal avec la lettre de Pline. On y découvre effectivement quantité

d'analogies troublantes. Ainsi les qualificatifs donnés à Domitien sont les mêmes (*Caesar, tyrannus, dominus*); le même verbe *haerere* s'applique chez Pline à la robe de la Vestale et chez Juvénal aux écailles du poisson accrochées au filet. Au-delà du simple vocabulaire, A. LUISI découvre des équivalences plus hardies: le récipient profond où sera enfermé le poisson entier (l'ancêtre de nos turbotières) évoque la prison souterraine où sera enfermée la Vestale. Dans les deux cas la mort se fera sans effusion de sang, car il serait sacrilège de faire couler le sang d'une Vestale. L'hypothèse est séduisante, la démonstration brillante; mais il faut parfois forcer le sens des textes pour qu'elle soit totalement convaincante; certaines analogies sont spécieuses ou peuvent être considérées comme des coïncidences faciles à justifier. Si les deux scènes se situent à Albe c'est parce que c'était la résidence préférée de Domitien. La délibération sur le turbot n'est pas vraiment un procès: la question posée n'est pas le sort du poisson (il est déjà réglé) mais la façon de le faire cuire. Il est d'ailleurs bien là pendant la délibération, même s'il est muet; tandis que la Vestale non seulement ne peut pas se défendre mais n'est même pas présente. Quant à la cocotte d'argile qu'il faut faire fabriquer tout exprès par des potiers, il faut beaucoup d'imagination pour l'assimiler à la prison souterraine du Campus Sceleratus. Mais même si l'esprit critique hésite à souscrire totalement à la thèse de l'auteur, on lira avec beaucoup d'intérêt ce livre stimulant.

N. BOËLS-JANSSEN.

S. J. HARRISON, *Apuleius, A Latin Sophist*: Oxford University Press, 2000, VIII-281 pages.

Les études consacrées à Apulée présentent presque toujours celui-ci comme étant avant tout un « romancier », auteur des *Métamorphoses*, le reste de son œuvre, tant oratoire que philosophique, étant dès lors relégué au second plan – de sorte que le roman est un peu l'arbre qui cache la forêt. C'est donc la réelle originalité du présent ouvrage que de renverser en quelque sorte la perspective, et de présenter Apulée comme étant l'auteur d'un ensemble littéraire multiforme, dont les *Métamorphoses* ne sont qu'un élément parmi d'autres, ni plus ni moins important que les autres. C'est ainsi que l'on y trouve, successivement, 49 pages consacrées à l'*Apologie*, 36 aux *Florides*, 73 aux divers *Opuscules philosophiques* et 49 aux *Métamorphoses*, lesquelles cessent d'apparaître comme l'*opus magnum* de l'écrivain. Ce point de vue est sans doute discutable, mais il a sa logique, et il aurait sans doute reçu l'approbation d'Apulée lui-même, dont on sait qu'il se considérait (et était considéré par ses contemporains) comme étant avant tout un philosophe, doublé d'un conférencier mondain.

Multiforme, la production apuléienne n'en présente pas moins une unité profonde, due au fait que son auteur apparaît essentiellement comme un représentant de la « seconde sophistique », ce mouvement qui fleurit au II^e^ siècle de notre ère et qui se caractérise, comme on sait, par la recherche de la virtuosité oratoire, à l'intention d'un public de connaisseurs, capable d'apprécier toutes les variations, les allusions et les effets subtils de la déclamation, et sensible à la forme beaucoup plus qu'au contenu du discours — à l'écriture (et à la diction) plus qu'à la profondeur de la pensée ou à la sincérité des sentiments et des idées. Tout à fait évidents en ce qui concerne les *Florides*, ces traits, montre de façon convaincante S. J. HARRISON, se retrouvent en fait dans tous les ouvrages d'Apulée, pour l'étude desquels ils constituent un fil directeur primordial.

Il en résulte évidemment, en ce qui concerne les *Métamorphoses* (qui demeurent tout de même, qu'on le veuille ou non, l'œuvre la plus intéressante d'Apulée, du moins pour les modernes), une « lecture » consistant à leur dénier — comme on l'a fait, au demeurant, pendant bien longtemps — toute portée philosophico-religieuse, et à y voir, en dépit de ses incontestables éléments platoniciens et isiaques (nullement niés par M. HARRISON), une œuvre de pur divertissement : elles sont un récit plaisant dans la tradition milésienne, et le propos d'Apulée, en écrivant son « roman », a été d'apporter aux lecteurs « du plaisir, et non des lumières » (« *pleasure and not enlightenment* ») — ce qui ressort clairement, nous est-il dit, de l'avertissement figurant au début de l'œuvre : *lector, intende, laetaberis*.

Cette interprétation n'emporte pas une entière conviction. Elle ignore en effet l'analyse, faite de la préface des *Métamorphoses* il y a tout juste cinquante ans par Piero SCAZZOSO, dans son ouvrage *Le Metamorphosi di Apuleio : studio critico sul significato del romanzo*, et montrant de façon pleinement convaincante que tout ce prologue est à double sens et que, notamment, *laetaberis* peut s'entendre comme étant aussi bien le futur du déponent *laetor* (« tu vas bien t'amuser ») que le futur passif de *laeto* (« tu seras enrichi » — spirituellement, s'entend). De cette ambivalence grammaticale et sémantique M. HARRISON, qui ne mentionne même pas l'ouvrage en question dans sa bibliographie, ne tient aucun compte — pas plus qu'il ne perçoit l'ambivalence du sous-titre *Asinus aureus*, dont nous avons montré jadis qu'il faisait probablement référence à « l'âne roux », incarnation du mal dans la religion isiaque, et pas plus qu'il ne semble connaître la lecture si riche et si profonde des *Métamorphoses* proposée par Joël THOMAS. Certes, l'auteur a parfaitement le droit de juger contestables et de réfuter ces diverses interprétations, mais il n'a pas celui de les ignorer, et ces lacunes dans son information fragilisent considérablement la thèse (par ailleurs fort défendable) qui est la sienne. D'autre part sa méconnaissance de la notion d'ambivalence (peut-être anachronique à ses yeux ?) conduit inévitablement à une lecture quelque peu « réductrice » du texte. Qu'Apulée se soit proposé de divertir ses lecteurs est tout à fait certain ; qu'il se soit proposé uniquement cela reste à démontrer, et l'on ne peut exclure que la forme romanesque ait été pour lui ce qu'avait été pour Lucrèce la forme poétique : le miel dont on enduit la coupe contenant un remède.

Reste un livre d'une grande élégance de présentation, et qui a le mérite non négligeable de mettre en valeur la partie la moins étudiée du corpus apuléien. Il mérite donc d'être lu attentivement, car il enrichit notre connaissance d'un écrivain à bien des égards problématique, dont il analyse les écrits avec beaucoup de finesse, tout en le replaçant très utilement dans son milieu intellectuel et culturel.

René MARTIN.

Le traité des Maladies aiguës *et des* Maladies chroniques *de Caelius Aurelianus*. Actes du colloque de Lausanne 1996, éd. par Ph. MUDRY avec la collaboration de O. BIANCHI et D. CASTALDO : Institut universitaire de France-Université de Nantes, 1999, IV-381 pages.

Le jeune Centre Caelius, fruit d'une collaboration active entre l'école nantaise d'histoire de la médecine, représentée par Jackie PIGEAUD, et l'Université de Lausanne, en la personne de Philippe MUDRY, livre avec cet ouvrage sa première

publication. Ce centre de recherche suscite, organise et diffuse des recherches consacrées à l'expression de la pensée médicale dans les textes et l'iconographie de l'Antiquité à l'époque moderne. Le colloque organisé en 1996 portait sur Caelius Aurelianus, auteur médical que l'on situe généralement entre le IV^e^ et le V^e^ siècle de notre ère et qui fut longtemps considéré comme un simple traducteur latin de Soranos d'Éphèse ; il avait pour but de rendre justice à un auteur et à une œuvre essentiels encore méconnus des contemporains.

Bien que le nombre des communications présentées ait été volontairement limité (onze contributions, auxquelles l'ouvrage adjoint un appendice critique et deux index), on appréciera la diversité des points de vue abordés : si les exposés à caractères philologique et critique occupent dans l'ensemble une place importante (F. STOK, I. MAZZINI, M. E. VÁSQUEZ BUJÁN, K.-D. FISHER, A. M. URSO), l'historien des idées, mais aussi l'historien de la médecine y trouveront des analyses thématiques (ainsi D. GOUREVITCH s'intéresse à la place de la femme dans l'œuvre de Caelius, et M. HORSTMANSHOFF étudie les émotions) et historiques (Ph. J. VAN DER EIJK, H. von STADEN, J. PIGEAUD) ; Ph. MUDRY présente pour sa part une évaluation du style de Caelius permettant de le situer dans une perspective plus vaste, celle de la littérature. Cette diversité des approches n'en nuit pas pour autant à l'unité de l'ensemble puisque toutes les communications contribuent à mettre en évidence l'importance de l'œuvre de Caelius Aurélien. L'auteur est en effet en quelque sorte « réhabilité », puisque les intervenants font apparaître l'originalité et l'individualité d'un auteur qui ne fut pas qu'un traducteur. Si son œuvre constitue l'une des quatre sommes de la littérature médicale antique (avec le corpus hippocratique, le *De Medicina* de Celse et les traités de Galien) et un témoignage capital sur la pensée de l'école méthodique, elle propose aussi des vues très personnelles et recèle des influences dépassant largement la pensée de Soranos, modèle de Caelius.

L'intitulé de l'ensemble, *Nouvelles approches*, est justifié par un certain nombre d'apports importants pour l'étude critique de l'œuvre. On ne citera que les travaux de Klaus-D. FISCHER, qui offre une véritable édition avec appareil critique de quelques fragments de l'auteur et de P. BURGUIÈRE, qui s'associe avec D. GOUREVITCH pour éditer les *cataperotiana* gynécologiques attribués à Soranos (*Parisinus Graecus* 2153, ch. 30-40). Accompagnées de nombreux tableaux classifiant les sources ou le vocabulaire des traités de Caelius (joints à plusieurs communications) et deux index situés en fin d'ouvrage, ces contributions constituent un outil et une référence précieux pour le philologue. D'autres analyses suggèrent de nouvelles pistes de recherche : ainsi l'analyse de I. MAZZINI, reprise sur certains points par Ph. J. VAN DER EIJK, pose la question très intéressante des influences stoïciennes et chrétiennes sur Caelius Aurélien (alors que l'école méthodique fut surtout influencée par la pensée épicurienne), et Ph. MUDRY invite à étudier plus en profondeur les parentés stylistiques entre la prose technique et la prose artistique, en établissant ou rappelant des analogies entre Caelius et la littérature « expressionniste » héritée de la Seconde sophistique, une question qui conduit à reprendre le débat sur les genres littéraires.

En dépit de quelques imperfections formelles — le plurilinguisme des communications et de leurs résumés entraîne quelques confusions dans les noms, le même auteur étant tantôt appelé Soranos tantôt Soran en français ; l'une des communications est donnée avec une bibliographie, procédé que l'on ne retrouve pas dans le reste de l'ouvrage — cette première publication du Centre Caelius permet d'augurer de la qualité des ouvrages à venir et l'on attend la parution annoncée des

Actes du colloque tenu à Nantes en 1998 sur *Les Textes médicaux latins comme littérature*.

Frédéric LE BLAY.

Sciences historiques.

L'ordre équestre. Histoire d'une aristocratie (IIe siècle av. J.-C.-IIIe siècle ap. J.-C.). Actes du colloque international organisé par Ségolène DEMOUGIN, Hubert DEVIJVER (†) et Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER (Bruxelles-Leuven, 5-7 octobre 1995) (Collection de l'École française de Rome, 257) : Rome, 1999, 694 pages.

Un grand colloque international consacré à l'histoire de l'ordre équestre, de ses origines républicaines à la fin du Haut-Empire; honoré des patronages les plus prestigieux en Belgique et en France, bénéficiant de concours nombreux, tant à Paris qu'à Antwerpen, Bruxelles et Leuven, et accueilli dans la collection de l'École française de Rome par C. NICOLET et A. VAUCHEZ, ses Directeurs successifs : ce ne pouvait être qu'un succès. Pourtant, quatre années auront été nécessaires à la publication des actes, en sorte que le bilan qui nous est offert, quelle que soit sa richesse, n'est ni tout à fait provisoire ni vraiment définitif; une mise sur Internet pourrait résoudre ce genre de problème. Les dix-huit communications présentées se suivent selon une logique qui n'est sans doute pas la seule possible; nous la respecterons en résumant rapidement leur contenu.

On commence par l'implantation sociale des chevaliers. Werner ECK étudie la place des affranchis et de leurs descendants dans l'ordre équestre; Leszek MROZEWICZ décrit la place qu'occupaient les chevaliers dans les élites municipales, principalement dans les provinces septentrionales de l'Empire. Le rôle joué par les chevaliers dans les instances religieuses officielles s'inscrit dans ce contexte; la double communication de John SCHEID et de Maria Grazia GRANINO CECERE porte sur les sacerdoces publics de rang équestre. Fernando REBECCHI interprète des documents iconographiques, en particulier des reliefs funéraires, concernant la *transuectio equitum*. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER étudie le rôle de la parenté féminine de l'ordre équestre dans la stratégie sociale de ses membres; plus généralement, Hubert DEVIJVER met en lumière l'importance des relations sociales des chevaliers romains.

Les aristocraties romaines étant, en partie du moins, de type censitaire, il importe de savoir sur quoi s'appuyait la fortune des chevaliers. Jean ANDREAU évoque leurs intérêts non agricoles, tandis que Gianfranco PACI décrit rapidement l'évolution de leurs propriétés foncières, des Flaviens aux Sévères. La fortune et le rang social impliquent la pratique de l'évergétisme : celui des *equites* est décrit par Gabriele WESCH-KLEIN.

Parvenu à mi-volume, ou presque, on aborde les compétences et l'activité militaires, administratives et politiques des chevaliers. Ioan PISO examine leur rôle dans l'armée impériale et s'interroge sur leurs rapports avec les personnages de rang sénatorial, dans le cadre de l'exercice de l'*imperium*. Robert SABLAYROLLES étudie les grandes préfectures équestres (Égypte, prétoire, annone, vigiles) et décrit la spécialisation croissante de leurs titulaires. Dans une optique très proche de celle de H.-G. PFLAUM, Andreina MAGIONCALDA apporte des rectifications et des compléments aux carrières des gouverneurs des provinces procuratoriennes, tandis que Antonio CABALLOS RUFINO présente une prosopographie des chevaliers